

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

CE NUMERO CONTIENT

Récits, Modes, Musique

LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNEE.—No 855

MONTREAL, 22 SEPTEMBRE 1900

5c LE No

GALERIE NATIONALE



Publié par LE MONDE ILLUSTRÉ

Dessin de Edmond-J Massicotte

Alphonse Lusignan

Né à Saint-Denis en 1843. Mort à Ottawa en 1892. Journaliste. Un de nos plus brillants écrivains

MONTRÉAL, 22 SEPTEMBRE 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTES DE LA DIRECTION

AUBAINE EXTRAORDINAIRE.—Un de nos lecteurs, de retour d'Europe, vient de nous communiquer des notes précises ainsi que des photographies authentiques des principaux personnages du grand drame de la passion et du lieu où il est représenté : "Oberammergau". Ces documents précieux donnent une idée exacte de ces fameuses représentations qui attirent, tous les dix ans, des milliers de spectateurs de toutes les parties du globe. Nous avons obtenu le droit de les reproduire et elles paraîtront dans notre prochain numéro pour la première fois au Canada. Nous prions nos lecteurs d'attirer l'attention de leurs amis sur ce numéro unique dans nos annales.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES
D'AMATEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ ouvre son premier concours de photographies d'amateurs et il espère en faire un succès. Il a essayé de le rendre intéressant pour les lecteurs et les concurrents : d'un côté, par le choix du sujet, de l'autre par la valeur et la variété des prix. Maintenant, que les amateurs se mettent à l'œuvre, qu'ils en parlent à leurs amis et les invitent à concourir.

Ce concours est commencé du 15 juillet courant et se terminera le 30 septembre.

Le sujet devra être un paysage canadien. La présence de personnages ou êtres animés dans le tableau serait désirée. Le choix du site, la disposition des personnages ou êtres animés, le fini de la photographie etc, tout en un mot sera considéré.

LISTE DES PRIX :

1er prix.—Un appareil photographique "No 7, Gem Glenco" 4 x 5 à extension et poire, manufacturé par "The Canadian Camera and Optical Co." avec boîte pour le voyage, châssis, et un guide de l'amateur photographe. Cet appareil est de premier ordre.

2ème prix.—Un appareil photographique, "Flexo," 3½ x 3½, manufacturé par la "Eastman Kodak Co." Cet appareil nouveau est des plus perfectionnés et peut servir pour les poses longues et les instantanés.

3ème prix.—Un an d'abonnement ; 4ème prix, huit mois d'abonnement ; 5ème prix, six mois d'abonnement ; 6ème prix, quatre mois d'abonnement ; 6 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les récompenses seront accordées par trois juges qui ne prendront pas part au concours.

CONDITIONS :

Les compétiteurs doivent soumettre deux photographies collées sur carton, sur le dos desquelles ils inscriront leur nom, leur adresse et le titre du sujet. Les photographies primées paraîtront dans le MONDE ILLUSTRÉ. On peut concourir autant de fois que l'on veut.

PREMIÈRES ANNÉES

(Suite)

J'ai raconté précédemment comment j'avais appris l'orthographe : il me prend envie de raconter aujourd'hui comment j'ai appris l'anglais.

Nos plus près voisins — je l'ai dit — étaient une famille anglaise du nom de Houghton.

Pour ne parler que des enfants, cette famille se composait de deux garçons — Bonnie et Dozie — et d'une fillette ; mais laissons celle-ci de côté : je n'étais pas à l'âge où l'intéressante portion de l'humanité qu'on appelle le beau sexe pouvait avoir quelque intérêt pour moi.

Au contraire, j'étais plutôt disposé à regarder avec pitié ces petits êtres fragiles et sans haleine, condamnés à porter des jupons — ce qui les rendait impropres à toutes sortes d'exercices, et en particulier à grimper dans les arbres, à faire la culbute, ou à planter le chène ou le poireau.

Les deux garçons faisaient, avec mon frère Edmond et moi, un quatuor assez bien assorti, l'aîné étant précisément de mon âge, et le cadet de l'âge de mon frère.

Il était donc tout naturel que nous fussions très liés ; et, en dépit de mes préjugés contre les Anglais, et des nombreux conflits que le nom de Papineau soulevait entre nous, nous formions deux paires d'amis d'autant plus assidus dans nos relations, que celles-ci étaient encouragées par nos parents respectifs.

Cet encouragement trouvait sa raison d'être, de part et d'autre, dans deux considérations à peu près identiques.

D'abord, nos deux couples — exception qu'il est bon de rappeler — étaient de naissance condamnés aux cols, aux bretelles, aux chaussettes et aux souliers forcés. C'était fort ennuyeux, mais à quatre on se console plus facilement d'une infortune.

L'autre considération était celle-ci :

De son côté, mon père se disait :

— En jouant toujours avec les petits Houghton, les enfants ne peuvent manquer d'apprendre l'anglais, et c'est dans la première enfance que la langue se forme le mieux à l'accent.

Or du sien, M. Houghton faisait cette réflexion :

— En jouant sans cesse avec les petits Fréchette, Bonnie et Dozie vont infailliblement apprendre le français, et l'apprenant ainsi dès l'enfance, ils le parleront toujours avec un excellent accent.

En sorte que mon père nous répétait souvent :

— Jouez avec les Houghton, ce sont des petits messieurs, et vous apprendrez l'anglais.

Tandis que M. Houghton disait aux siens :

— Jouez avec les petits Fréchette, ils sont bien élevés, et vous apprendrez le français.

Nous nous en donnions à cœur joie, bien entendu : à la toupie, à la chèvre, au cerf-volant, au cheval-fondu, à cache-cache, aux billes, au boute-hors, à frappe-main, à traîne-savatte, à berlurette, etc.

Mon père, qui nous entendait parler souvent de tag, de high-spy, de Jack-in-the-hay, de puss-in-the-corner, de hoppy-go-kicky, s'applaudissait et nous applaudissait :

— Très bien, mes enfants, nous disait-il, je vois que vous apprenez quelque chose. Parlez-vous toujours anglais quand vous jouez ensemble ?

— Toujours, papa.

— Parfait, mes enfants, continuez.

— Eh bien, disait M. Houghton, de son côté, ça marche-t-il, le français ?

— Oh ! yes, papa !

— Vous parlez toujours français ensemble, n'est-ce pas ?

— Oh ! yes, father !

— C'est très bien, boys, continue !

On remarquera sans doute un léger écart de concordance entre ces deux affirmations si positives.

Pourtant, ni les uns ni les autres ne mentaient. En disant que nous parlions toujours anglais, mon frère et moi étions de la meilleure foi du monde ; et nos petits amis étaient aussi sincères en disant qu'ils parlaient français.

Comment cela, s'il vous plaît ? Voici tout le mystère.

Nous avions, sans le savoir, inventé à nous quatre une espèce de jargon que nos deux amis croyaient être du français, et que de notre côté, nous croyions être de l'anglais.

Ce jargon se composait de quelques expressions empruntées aux deux langues, les mots anglais se prononçant avec l'accent français et les mots français se baragouinant à l'anglaise.

Notre canton étant presque exclusivement français, nos voisins étaient plus familiers avec notre langue que nous avec la leur ; il s'en suivait que le français avait le dessus dans cet amalgame hybride.

Quelques légères variantes par-ci par-là, et tout était dit. Très simples, les variantes. Ainsi, comme la négation *non* se traduit par *no* en anglais, les adjectifs possessifs *mon, ton, son* devenaient *mo, to, so*, naturellement.

De sorte que, en y ajoutant l'accent anglais, "mon père, ton frère" se prononçait *mo perr, to frerr*. Et quand Bonnie ou Dozie disait, en confondant les genres comme tout bon Anglais : "Mo perr être plous grande que to sienne" ; nous répondions avec le même accent et la même grammaire : "To merr elle être plous petit que c'ty-là de mod."

Et nous croyions sincèrement parler anglais.

J'étais tout fier, pour ma part de gazouiller si couramment une langue que tout le monde s'accordait à considérer comme très difficile à apprendre, et surtout à prononcer. Et, chose qui flattait tout particulièrement mon amour-propre, cela m'était venu sans le moindre effort de mémoire.

— Ce n'est pas malaisé du tout, maman, je t'assure, répétais-je souvent, il n'y a qu'à s'y mettre.

L'affaire ne pouvait pas marcher sur ce train-là bien longtemps, comme on peut s'en douter. Une si belle découverte ne pouvait pas toujours rester dans l'ombre. La lumière n'est pas faite pour luire sous le boisseau. Voici dans quelle circonstance nos talents de linguistes éclatèrent au grand jour.

Un beau matin, en présence de papa, mon frère me dit :

— Veux-tu me prêter ta toupie ?

— Prends-la si tu veux, lui répondis-je.

— Dites donc, mes enfants, intervint mon père, répétez donc cela en anglais, êtes-vous capables ?

Peuh !... si nous étions capables !

— C'est toi prête to top à mod ? dit Edmond avec assurance.

Et moi de répondre aussi imperturbablement :

— Prenne-lé si toi veule !

Mon père crut que nous plaisantions, d'abord ; mais après un sérieux interrogatoire, au cours duquel nous eûmes à exhiber notre savoir à fond, il lui fallut bien se rendre à l'évidence : suivant l'expression de Brunetière, notre science faisait banqueroute ; nous n'étions pas plus forts en anglais qu'en orthographe, hélas !

Ma vanité se changeait en humiliation, et la satisfaction de mon père en découragement.

Pauvre père, nous l'avons découragé bien des fois, mon frère et moi. Une fois en particulier. C'était dès avant nos premières tentatives de simplifier ainsi la langue de Shakespeare.

Mon frère n'aimait rien tant qu'un cheval et un fouet ; moi, je préférais les livres. Un surtout, qui me jetait dans de profondes rêveries. C'était les Lettres du poète Gilbert à sa sœur.

Il va sans dire que je n'y voyais que du feu :

comment aurait-il pu en être autrement chez un enfant de cinq ans au plus? Cependant, ces pages mélancoliques qui parlaient de gloire, de poésie, d'illusions et de larmes, produisaient un étrange effet sur ma jeune imagination déjà hantée de vagues aspirations vers l'inconnu.

Un jour — il me semble encore le voir devant son miroir, en train de se raser — mon père nous demanda, à mon frère et à moi, quelles professions nous avions l'intention d'embrasser quand nous serions grands.

— Moi, répondit mon frère, je veux être charretier.

— Et moi, je veux être poète, ajoutai-je.

La réponse d'Edmond avait fait faire la grimace à mon père; la mienne faillit lui faire faire une bouffonnerie à la joue avec son rasoir.

— Sais-tu seulement ce que c'est qu'un poète? me demanda-t-il.

Et comme j'hésitais, il ajouta :

— C'est un homme qui fait des chansons, petit fou.

— Eh bien, je ferai des chansons.

— Alors tu peux te résigner à mourir à l'hôpital mon garçon.

Depuis l'aventure de ce malheureux Gilbert, c'était de rigueur, tous les poètes devaient mourir à l'hôpital.

Le pauvre diable avait avalé la clef de sa malle, c'était bien là une preuve irrécusable que les poètes étaient incapables de rien de bon.

A cette déclaration inattendue de la part des deux espoirs de ses vieux jours, le pauvre père eut un sourire de pitié et nous regarda longuement.

— Mes enfants, nous dit-il après un instant de silence, et sur un ton grave, vous choisissez là deux métiers qui ne vous feront pas millionnaires.

Plus tard, j'ai compris la sage réflexion de mon père; mais on ne fait pas sa destinée, on la subit.

J'ai tenté en vain d'autres carrières: j'ai été terrassier, imprimeur, journaliste, secrétaire d'administration, sculpteur, avocat, homme politique et fonctionnaire public; il m'a fallu de guerre lasse retourner au rêve de mon enfance.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Heureusement que certains d'entre nous sont là pour sauver l'honneur de la corporation.

Ainsi le pauvre Crémazie, dont on s'est tant moqué autrefois, et qui a dû se faire enterrer dans une fosse commune à l'étranger, non seulement est passé demi-dieu parmi nous, mais on parle de lui élever un buste en France.

Tout dernièrement, à la grande convention académique, quel nom a été le plus acclamé, quel personnage a le plus servi de thème à l'éloquence des orateurs?

Evangeline!

Evangeline, la création d'un poète américain, héroïne imaginaire qui est en train de devenir la patronne nationale de l'Acadie.

Il y a même là un journal qui s'appelle l'*Evangeline*.

Après de semblables hommages, les poètes peuvent bien supporter le persiflage des hommes sérieux, et même mourir à l'hôpital, comme Gilbert et Crémazie.

LOUIS FRÉCHETTE.

DÉBAT D'AMOUR

Peu d'écrivains canadiens ont manié la plume avec autant de grâce que Lusignan. Ses admirables scènes d'intérieur ressemblent comme des modèles du genre dans notre littérature. Dites-nous si la page suivante n'est pas d'une saveur incomparable dans sa simplicité voulue.

L'enfant était réveillée depuis un quart d'heure. Depuis un quart d'heure, débarrassés des couvertures, ses petons roses battaient l'air sur une mesure indéfinissable conduite par sa frêle voix de pinson joyeux, et scandée par des petits cris ravissants, si gais et si frais dans le matin brumeux de janvier que l'on se fût cru en plein avril. L'atmosphère tiède de la chambre permettait qu'elle prit ses ébats sans danger. Le papa et la maman, l'œil ouvert, mais à moitié endormis, savaient son gazouillement. C'était le concert matinal de la fleur et de l'oiseau, de la fleur-oiseau qui

chante et enchante. Musique primitive et gymnastique élémentaire, mais dont raffolent ceux qui ont des bébés!

La maman. — C'est à cette heure-ci du jour que je l'aime davantage. Comme elle est belle avec ses joues rougies par le sommeil, ses petits poings fermés qui frottent ses paupières encore alanguies! Et ses grands queneils d'un bleu si limpide, comme ils sont beaux et fins!

Le papa. — Moi aussi, je l'aime bien en ce moment, mais c'est tantôt que je l'aimerai bien plus fort, quand elle voudra grimper dans notre lit, quand elle se roulera sur nous en nous meurtrissant, puis nous embrassera, me tirera la barbe...

La maman. — Je me rappelle comme tu la dévorais de baisers le jour où je lui mis des bas pour la première fois.

Le papa. — Je me souviens des larmes que tu versas alors quand je parlai de lui mettre les bas de son petit frère qui est parti.

La maman. — N'attristons pas ce délicieux réveil par un souvenir poignant. Regarde-la plutôt jouer dans son ber, entends-la gazouiller comme l'alouette. Dis, n'est-ce pas le bonheur?

Le papa. — Oui, sans doute. Mais ne te remets-tu pas de sa première usure? Tu te souviens, elle avait usé la manche de sa jaquette en carisé blanc; son coude, son coude à fossette, passait au travers. Si nous l'avons becqué des lèvres et du cœur ce petit morceau de bras blanc et ferme que la déchirure nous montrait! Tu y serais encore, si je ne t'en avais ôtée.

La maman. — Ce n'est pas moi qui ai fait le plus de folies. Quand elle a dit papa pour la première fois, avant d'avoir dit maman, avoue, ne l'as-tu pas presque étouffée dans tes bras?

Le papa. — Soit, mais toi-même, jalouse, confesse que tu as cherché toute la journée à lui faire dire maman, mais elle n'a pas voulu. C'est qu'elle m'aimait mieux que toi.

La maman. — Les pères, ça n'aime pas comme nous. Leur affection est plus bruyante, mais pas aussi profonde. Et les enfants le sentent, on dirait. Tu vas voir. Viens becquer maman, ma Tanouchette.

Le papa. — Viens voir papa, ma belle fille.

La maman. — Si elle va à toi, c'est qu'elle s'attend à sautiller.

Le papa. — Si elle va à toi, c'est qu'elle a soif.

La maman. — Non, non, c'est parce qu'elle m'aime plus que toi. Nous allons voir!

Le papa et la maman avaient tous deux raison.

L'enfant, mise dans le lit entre les deux, allait de l'un à l'autre, les embrassant alternativement.

N'est-ce pas qu'il est délicieux de sentir le toucher de cette peau fine et douce de l'enfant sur nos visages rugueux d'hommes barbus et vieillissants?

La maman. — Elle tire ta moustache, c'est bien fait!

Le papa. — Elle va te tirer les cheveux, ce sera mieux.

La maman. — Aïe! aïe! tu me fais bobo, méchante.

Le papa. — Ce n'est pas à moi qu'elle arracherait les cheveux.

La maman. — Beau dommage! tu les as trop courts; elle n'a pas de prise. J'y pense, tu ne lui as jamais pavé sa première crique.

Le papa. — Non-da! et le carrosse que je lui ai donné?

La maman. — C'était pour l'été, mais elle n'a pas de voiture d'hiver.

Le papa. — Demande donc des patins pour elle pendant que tu y es, ou bien un corset, une crinoline, des boucles d'oreilles, une tournure, un chignon. Elle sera grande assez vite, va!

L'enfant gazouillait, riait, sautait.

Heures suaves, si tôt envolées!

La maman. — Elle m'a causé bien du plaisir quand elle a fait ses premiers pas.

Le papa. — Et à moi bien de la peine quand elle est tombée sur son nez.

La maman. — C'était ta faute, tu t'éloignais d'elle à mesure qu'elle marchait, cette pauvre petite.

Le papa. — A-t-elle l'air fine quand elle se trémousse

sur son séant et accorde sur tous les bruits qu'elle entend, bruit du poêle dont on secoue les cendres, de l'horloge qui sonne les heures, de mon rasoir que je frappe dans la paume de ma main, du serin qui chante, de sa sœur qui monte l'escalier quatre à quatre, de l'eau qui tombe dans l'évier? Ce sera une fameuse musicienne, tu verras.

La maman. — Tu n'aimes pas comme moi entendre son ramage pendant des heures; on s'aperçoit bien que cela comprend et que cela veut s'exprimer; elle est de ton opinion en matière de langue, elle fait les mots qui lui plaisent, elle en crée à bouche que veux-tu.

Le papa. — Elle apprendra bien assez tôt les mots de tout le monde, la langue d'un chacun. Mon grand plaisir est de la promener dans mes bras, quand elle encercle mon cou des siens et qu'elle colle sa joue sur la mienne. Quel babil alors! Comme elle me donne la réplique dans un hébreu que je devine! Et quand je rentre du bureau, ses battements de mains, son rire perlé, ses chers appels, la hâte qu'elle manifeste de se faire prendre, les caresses de sa main fraîche sur mon front souvent brûlant, tout cela, ma femme, c'est de l'or en barres.

La maman. — Tu ne l'aimes toujours pas autant que moi.

Le papa. — Je te dis que si. Plus, même.

La maman. — Voyons la jauge. Est-ce toi, gros ronfleur, qui passe tes nuits blanches à bercer, à chanter pour la rendormir, souvent à la promener? Tu dors comme un loir toute la nuit belle et longue. Où sont tes fatigues?

Le papa. — Pour ce qui est de chanter, je m'époumonne tous les soirs à l'endormir. Ce n'est pas toi qui réussirais en trois chansons. Aussi, c'est que j'ai découvert le soporifique, pas toi. Quand j'ai fini de chanter *Gastibelza, l'homme à la carabine*, il y a disposition évidente au sommeil; *Madeline* continue l'œuvre d'assoupissement, et je couronne le tout par un *La mer m'attend* qui endormirait toute la Bretagne. Est-ce toi qui aurais pu combiner ça?

La maman. — Ta, ta, ta! Tu l'aimes seulement à tel moment, moi je l'aime toujours.

Le papa. — Et toi, tu ne l'aimes qu'ici et là, moi je l'aime partout. Embrasse-moi. Julie, venez chercher la petite.

ALPHONSE LUSIGNANT.

NID D'AMOUR

D'essor! mes chants en ont bien peu!...
Comme de légères fumées
Ils s'éparpillent dans le bleu,
Au gré des brises parfumées...

Mais, ils sont doux — écoutez-les! —
Comme des ailes qui palpitent
Et, comme aux oiseaux envolés
Il faut des nids qui les abritent...

Ils disent l'amour infini
Que la nature entière clame,
Et, leur refrain point ne finit
Puisqu'il trouve un écho dans l'âme!...

Tous mes chants se sont envolés
Vers vous!... Chère, qu'il vous souvienne!...
Oh! dans votre cœur, prenez-les!
C'est le seul nid qui leur convienne!

H. ERNEST SIMON.

Le mariage n'a été inventé que dans l'intérêt de la femme; s'il n'est pas indissoluble, je vois à peine quel en serait l'objet. — F. BRUNETIÈRE.

Qui s'aguerrit contre les accidents de la vie commune n'a point à grossir son courage pour être soldat. — MONTAIGNE.

Tout change sans cesse; les choses ne se fixent que dans le souvenir, et la mémoire elle-même est fugitive. — E. MARBEAU.

Le médecin soigne les nourrissons en traitant la nourrice; pour élever les fils, formons les mères. — G.-M. VALTOUR.

Aventures fantastiques du misérable roi Frygoli III



Dans le pays du roi Frygoli III, ça n'allait pas du tout.

Du haut en bas de l'échelle sociale, le mal régnait en souverain maître, et cette sombre calamité avait uniquement pour cause l'universelle mollesse amenée par la richesse et la prospérité. Des expéditions, des guerres heureuses avaient rempli les caisses de Frygoli II, père de notre héros, troisième du nom. Les habitants des pays voisins, fléchissant peu à peu sous la conquête, étaient venus grossir par un recul continu des frontières le nombre des sujets de notre Frygoli actuel. Ces populations étaient absolument tondues ras, très ras, pécutiairement parlant. Tout le numéraire ainsi enlevé servait à entretenir, dans une paresse abominable, une nuée de fonctionnaires, de courtisans et de soldats ivrognes.

Frygoli qui, plus que les autres, avait vidé à traits rapides la coupe dorée des plaisirs, s'assoupit le premier, l'esprit alourdi par l'atmosphère de noir ennui qui flottait sur ses Etats. Il devint farouche et cruel, donna dans des cirques immenses des spectacles sanglants, des combats d'hommes et de bêtes sauvages.

Ce qui restait de prisonniers fut employé à cette belle besogne ; et lorsqu'on n'en n'en trouva plus, Frygoli sacrifia ses propres sujets, les plus pauvres, bien entendu. Les bêtes des cirques en crevèrent d'indigestion, ce qui arrêta tout naturellement les combats. Un beau jour, pour se procurer un spectacle nouveau, il fit égorger toutes les femmes de son harem. Les appartements royaux retentirent de cris féminins, puis tous s'éteignit dans le sang. Les gardes qui avaient exécuté cet ordre, si endurcis qu'ils fussent dans le crime, ressentirent dès lors une sombre horreur pour leur maître.

Cependant Frygoli, névrosé, déséquilibré descendait peu à peu les degrés de l'affaïssissement intellectuel et moral dont le dernier échelon aboutit au gâtisme absolu.

* *

Il fallait vraiment que le père de ce triste sire, le bon Frygoli II, eût attiré sur lui par ses vertus l'affection des bons génies habitant les célestes espaces, pour que ces génies désignassent par voie de tirage au sort un des leurs avec mission d'aller relever, si faire se pouvait, de leur condition les sujets abêtis de l'inénarrable Frygoli fils.

Arsmuth, désigné par le sort, se gratta fortement l'oreille avant de tenter la cure en question. Après trois jours d'anéantissement en sa propre pensée, il se décida tout à coup et, prenant son vol, il fila vers le séjour de Frygoli. Le roi dont le cerveau était profondément ramolli par des ivresses répétées accepta comme une de ses hallucinations habituelles venues de l'alcool l'apparition bienfaisante du génie.

— Que me veux-tu, idiot, glapit le roi ?

— Pas de colère, Frygoli, je viens du séjour de ton père Frygoli II apporter en ton cerveau débile un peu de volonté, et peut-être te guérir...

— Que me dis-tu, mauvais esprit, que parles-tu de guérir mon cerveau, tu es fou toi-même. Donne-moi plutôt d'autres sujets, tu vois bien cependant que tout ce qui m'entoure est pourri, anéanti, bon à rien ; je n'ai plus qu'un peuple de mécréants, de voleurs, de cambrioleurs ; et tu me traites de fou, triple imbécile ! apprends un peu que tu parles à Frygoli III, roi de ce pays, et que je n'ai qu'un mot à dire pour te faire jeter en prison malgré les ailes collées à ton dos.

Le génie avait son petit amour-propre ; une moue de dégoût apparut sur ses lèvres ; il répondit au roi :

— Mon garçon, tes raisonnements sont stupides ;

en ce qui concerne ta guérison, il n'y a plus rien à faire ; je ne m'en chargerai certes pas ; je veux bien par contre guérir tes sujets, leur situation m'intéresse. Ce sera drôle de te voir entouré d'un peuple modèle ; viens avec moi, je te montrerai en un lieu spécial tout ce qu'il faut faire pour réussir à coup sûr cette transformation magique.

Frygoli accepta immédiatement la proposition d'Arsmuth. Sans plus tarder, celui-ci le prit sous son bras, et, d'un coup d'ailes s'élança dans l'infini à travers une atmosphère limpide et vive qui dégrisa subitement le monarque.

Lorsque Frygoli fut arrivé à destination, Arsmuth lui montra les plans d'une série d'appareils de broyage, de distillation, de cuisson, destinés à opérer la transformation du peuple. Le génie offrit également à Frygoli un petit verre de liqueur qui, pour un moment seulement, rendit ce prince supérieurement intelligent. Il écouta, comprit à merveilles toutes les explications du génie, et ayant fait un rouleau soigné des plans, il se glissa sous le bras d'Arsmuth, et regagna son palais par les mêmes voies aériennes.

* *

Le lendemain, Frygoli passa une journée entière en tête à tête avec des entrepreneurs et des ingénieurs et, peu de temps après, tous les appareils de broyage, de cuisson et de distillation, étaient construits.

Un fort détachement de soldats fut placé aux abords de l'usine ; puis un ordre de convocation vint atteindre chaque habitant du pays. Ils devaient se présenter à l'usine à tour de rôle ; cela nécessita une comptabilité un peu compliquée mais on en vint à bout.

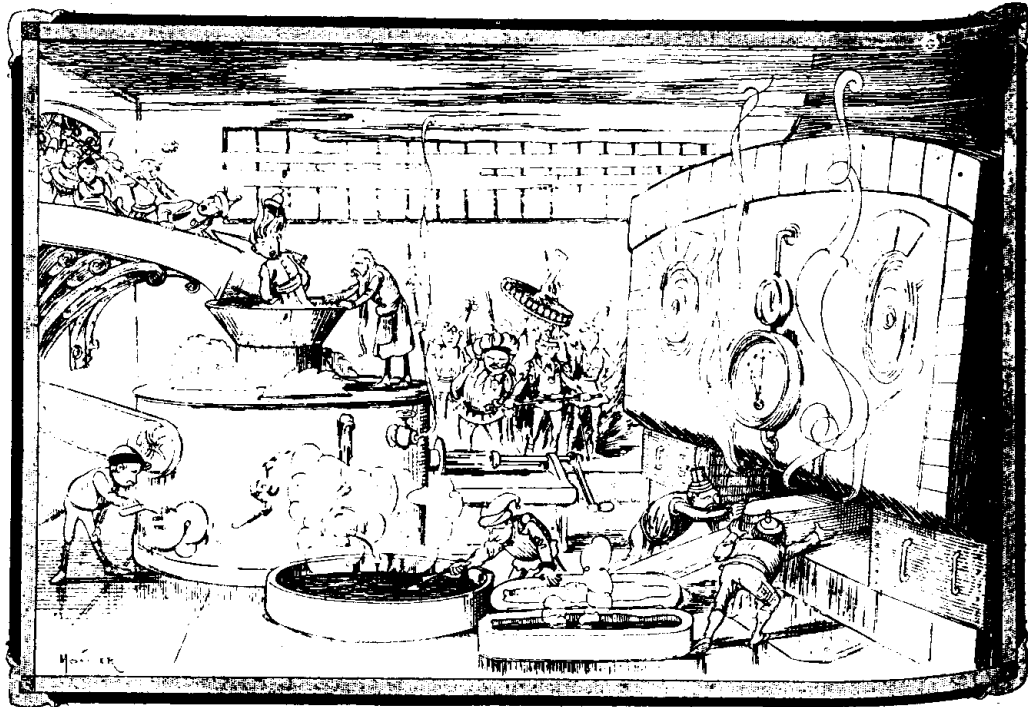
Pendant que la foule des habitants convoqués faisait une queue interminable à la porte de l'usine, chacun ayant à la main son ordre de convocation, on plaçait un lot de ces braves gens sur une file. Ils s'engageaient un à un sur une sorte de passerelle et tombaient, brusquement poussés, dans un entonnoir, puis de là dans un gros cylindre d'où s'échappait un bruit sourd et terrible ; l'usine en tremblait. Le pauvre peuple était là-dedans coupé, broyé en mille pièces ; les chairs sautaient, les os craquaient dans l'effroyable tourbillon des hachoirs. Après avoir passé dans une sorte d'épurateur, la sanglante bouillie coulait, mince filet rouge, dans un récipient découvert. Un homme en emplissait des moules de forme humaine ; d'autres employés plaçaient ces moules dans un immense four.

O miracle ! lorsqu'on enlevait ces moules du four et qu'on les ouvrait, des hommes en sortaient, frais et plein de santé ; non seulement frais et pleins de santé, mais aussi pleins de vertus.

— O bon génie, murmurait le roi qui assistait à la bienfaisante transformation, je ne te traiterai plus d'idiot. O bon génie ! O sauveur de mon peuple !

Et des larmes de joie coulaient de ses yeux, tandis que le bruit sombre des hachoirs et des corps découpés lui caressait doucement les oreilles...

Lorsqu'il ne resta plus qu'un homme à transformer, Frygoli retroussa ses manches et se chargea de la besogne. Mais lorsqu'il fut seul, aucun des



sujets régénérés ne voulut se charger d'opérer sur la personne du roi. Ces nouveaux hommes étaient trop vertueux, trop purs pour hacher et faire cuire un de leurs semblables. De plus, le malheureux Frygoli était si chargé de vices au milieu de cette société choisie, qu'on le prit un peu pour une bête sauvage et curieuse. On le montra dans les foires, pour deux sous. Il finit ses jours dans une cage ; et, après sa mort, des savants cherchèrent, à l'aide d'une étude approfondie de son cerveau, quelle pouvait être la maladie capable de rendre un homme si répugnant. Ils n'y parvinrent pas.

Les nouveaux habitants, vertueux et travailleurs, se virent comblés de toutes les félicités. Ils vécurent tous plus de cent ans, nageant dans un bonheur immense ; et l'on se raconta, de génération en génération, l'histoire du roi crétinisé par le vice, de l'usine des broyeurs et du four à cuire, les soirs d'hiver au coin du feu, lorsque la flamme siffle et chante dans les cheminées de ce pays, ainsi qu'elle le fait en somme dans tous les pays où il y a des cheminées et du bois dedans...

Et c'est tout.

MARIUS MONNIER.

Après du vieux Paris, truands moyen-âgeux ; Au vrai, snob de Lentece en habit de lépreux.

Cependant, si je dois vous priver du lyrisme Qui m'est habituel et des couleurs de prisme Dont s'émaille ma phrase aux grands jours de gala, Si ma description se doit arrêter là, Laissez-moi vous offrir le régal plus modeste D'un discours tout simple.

Ainsi, quittant sa veste, Quand Phébus, irrité, colore le guéret, Un brave campagnard, joyeux et guilleret, Commande un argenteuil en guise de champagne Ou, tel un Savoyard, se va mettre en campagne Sans malle et sans manteau.

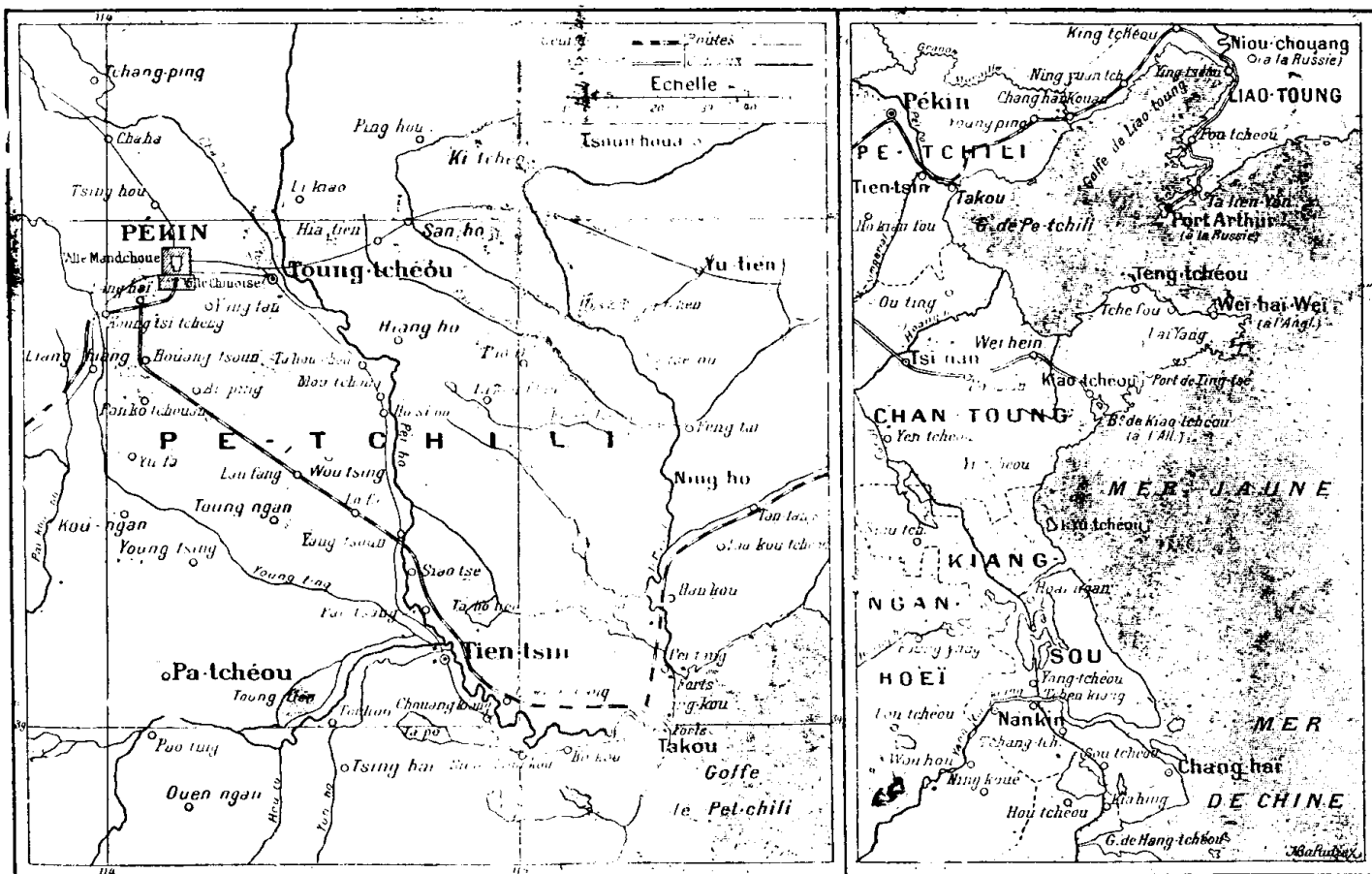
Donc, au fait, s'il vous plaît, Parlons, sans plus tarder, de notre vache à lait. — Vache à lait ? — Oui, Monsieur, c'est la Photographie. Je puis vous l'avouer sans faire ma Sophie (C'était un bon badaud que j'avais rencontré, Et qui m'avait heurté lorsque j'étais entré) ; Le commerce, aujourd'hui, n'a plus de bénéfice, Ainsi que vous savez ; nous seuls, sans artifice, Changeons le cuivre en or : les matins et les soirs, Un public exigeant se rue à nos comptoirs, Les Nadar, les Mazo, les Richard, les Lumière Et telle autre maison qu'on ne dit pas première.

Essayer leurs chapeaux et la mode nouvelle La nonne, en ces réduits, trouverait sa chapelle. Ce sont jolis boudoirs où, dans l'ombre brillant, L'art du soleil s'étire et s'endort en baillant, Lui, rival du dessin, et peut-être son maître, Qui, par des coups d'éclat, doit se faire connaître. Que n'a-t-on au public montré ces ateliers Où travaillent, en grand, artistes, ouvriers, Tendant à remplacer la vieille imprimerie, Son encre aux enduits gras, sa rude fonderie ?

N'auriez-vous pas voulu, vous, homme intelligent (Votre nez me le dit), que, pour très peu d'argent, Dans un vaste atelier à la dernière mode, Comme chez le coiffeur, vite, on vous accommodé D'un portrait triomphant où les règles de l'art Auraient fait la besogne, et non le pur hasard Le badaud (ce n'est pas à vous que je m'adresse) Ne voit rien qu'il ne sache ou n'ait lu dans la presse. D'un magasin à l'autre, il va se promenant, La cervelle troublée, ébahi, ruminant Si le lourd objectif vaut la simple jumelle, Et si le détectif est œuvre criminelle ; L'amateur qui voudrait se meubler au comptant, Dans un bon catalogue en apprendrait autant ; Une exposition qui veut être pratique Et plus, n'est-il pas vrai, qu'un duel de boutique.

Sur ce, je me tournai, pensant être approuvé Mon homme était parti... je ne l'ai plus trouvé.

J. LAVRILLE.



PETITE CARTE DES ÉVÉNEMENTS DE CHINE

L'EXPOSITION DE 1900

Ma tartine, Messieurs les Juges, sera brève : Je devais parler d'elle, et je ne fais pas grève ; Connaisant les devoirs de ma position, Je vais vous dire un mot de l'Exposition.

Près de la haute tour, clou gigantesque, immense. Que, depuis ces dix ans, escalade la France, Et qui, d'un vernis neuf récemment décoré, Brun jaune, jaune brun, or mort ou mordoré, Se montre... Non, vraiment, de toutes ces merveilles Je n'ose, chers lecteurs, fatiguer vos oreilles. Je ne vous dirai pas qu'en un coin de Paris, Pour un Paris tout neuf un terrain fut empris, Qu'on remplit de palais, de clochetons, de dômos, Où l'art de la toilette épand tous ses arômes, Où l'industrie, avec ses bois et ses métaux, Met les plus forts canons et ses plus grands étaux ; Où l'on voit tels autels, ô Mode souveraine ! Et tes blasons fleuris que la femme promène. Je ne vous dirai pas que l'Africain crépu, L'Indien desséché, l'Océanien lippu, Sur le Trocadéro, comme en une savane, Ont pris pied, faisant halte avec leur caravane, Y construisant leur souks, ces bazars ténébreux Que les houris d'Égypte éclairaient de leurs yeux. Je ne vous dirai pas nos pantins de Montmartre. Ni les clowns londonniens, le soir venant s'ébattre

Affolés, débordés d'ordres sans précédents, Plaignent leur personnel qui se voit sur les dents. Moi, simple reporter, et, dans un cas extrême, Rédacteur, traducteur de six langages même, Je gagne... non, vraiment, vous ne le croirez pas ; Approchez votre oreille et sachez-le tout bas... Est-ce assez, n'est-ce pas ? Ah ! l'art photographique, Sans pareil dans ce monde, incomparable, unique, Est au-dessus de tout, règne partout, sur tout ; Même, si l'on pouvait ajouter bout à bout Les divers objectifs qui sont mis en usage, On irait au Soleil comme y va le nuage. Et, de ce pas, Monsieur, je vais, pour mon journal, Faire l'œuvre important, estimé, pas banal De critique dans l'art de la Photographie, En dégageant le sens et la philosophie, Prévoir son avenir, célébrer ses succès, Dans les esprits de tous préparer son accès ; Car, dans notre métier, c'est ainsi qu'on s'exprime ; Souvent ce beau projet n'est que farce et que frime. Motus ! Nous y voici.

Ces petits cabinets, Si propres, si gentils, si reluisants, si nets, Vous p'airont, cher Monsieur ;

J'aurais, pour notre amie (Vous l'aimerez aussi, ne vous excusez mie), Révé mieux, s'il vous plaît, que ces salons coquets Où des dames pourraient débiter leurs caquets.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les méthodes sont les habitudes de l'esprit et les économies de la mémoire. — RIVAROL.

Le livre de la nature est un de ces incunables où l'on négligerait de mettre la ponctuation et dont le titre est à la fin. — LE YOGHI.

Vous savez tous ce que c'est que l'aumône ; mais il en est de plus d'une sorte : il y a celle du morceau de pain, du vêtement et de la pièce de monnaie ; il y a celle du bon conseil, de l'exhortation, de la consolation, et au besoin de la charitable réprimande. Il en est de même du don : il y a celui qu'on fait de son or, de son argent, d'un bien tout matériel, et celui qu'on fait de sa science, de sa sagesse, de son amitié, de son amour, du meilleur de son âme. A ce compte tout le monde peut donner, le pauvre comme le riche, le petit comme le grand, la plus humble des créatures comme la plus élevée. Il suffit pour cela d'être pourvu de ces biens intimes et personnels dont l'esprit seul dispose, parce que seul il les possède, et dont la bonne volonté est la source abondante.

LA NAVIGATION D'HIVER ET LES "BRISE-GLACE"

Nous extrayons d'un article très documenté, paru dans le Bulletin de la Chambre de Commerce, et dû à la plume de M. J. Haynes, les fragments suivants qui seront lus avec intérêt par nombre de nos lecteurs :

Le succès complet des essais du brise-glace russe l'*Ermack*, dans les glaces pélagiques de la mer Baltique et du golfe de Finlande et la publicité retentissante donnée à cet événement par la presse technique de tous les pays, ont eu pour effet de remettre à l'ordre du jour, dans les pays septentrionaux et plus spécialement aux Etats-Unis et en Canada, la question déjà étudiée et en partie résolue—au moins pour les grands lacs d'Amérique—de la navigation hivernale du fleuve Saint-Laurent.

L'idée de prolonger la durée de la saison de navigation du Saint-Laurent n'est pas nouvelle ; dès 1886, la Commission royale dite des *Inondations (Royal Flood Commission)* recommandait dans son rapport, — approuvé, du reste, par le gouvernement du Canada, — outre l'établissement, dans le port de Montréal, d'une *jetée (dyke)*, la création d'une flottille de bateaux *brise-glace* dont la mission devait être de "retarder aussi longtemps que possible la prise de la glace en

de vitesse sensible, des bancs de—drift-ice—mesurant cinq et même huit pieds d'épaisseur, et cela à la vitesse soutenue de 6½ milles marins par heure.

Ce bateau, qui semble convenir au fleuve Saint-Laurent, a 202 pieds de longueur, 43 pieds de largeur, 21.9 pds de creux et un tirant d'eau, en charge, de 14 pieds seulement...

Enfin, le dernier de la série des brise-glace pélagiques est l'*Ermack* ; c'est aussi de beaucoup, le plus important et le plus puissant.

Construit d'après les plans et sous la surveillance immédiate du vice-amiral Makaroff, de la Marine Impériale russe, l'*Ermack* est la cristallisation pour ainsi dire, de l'expérience du passé, ajoutée aux résultats des expériences faites par l'amiral russe sur un grand nombre de modèles, à échelles réduites, pour reconnaître les conditions de stabilité de son bateau et prévenir les surprises désastreuses en cours d'épreuves ou de marche régulière...

Destiné à faire toujours un service très dur, l'*Ermack* présente une solidité telle, qu'on a calculé que s'il était pressé de toutes parts par une banquise, celle-ci serait impuissante à l'écraser et qu'il pourrait être soulevé sans se briser jusqu'à reposer sur la glace en entier.

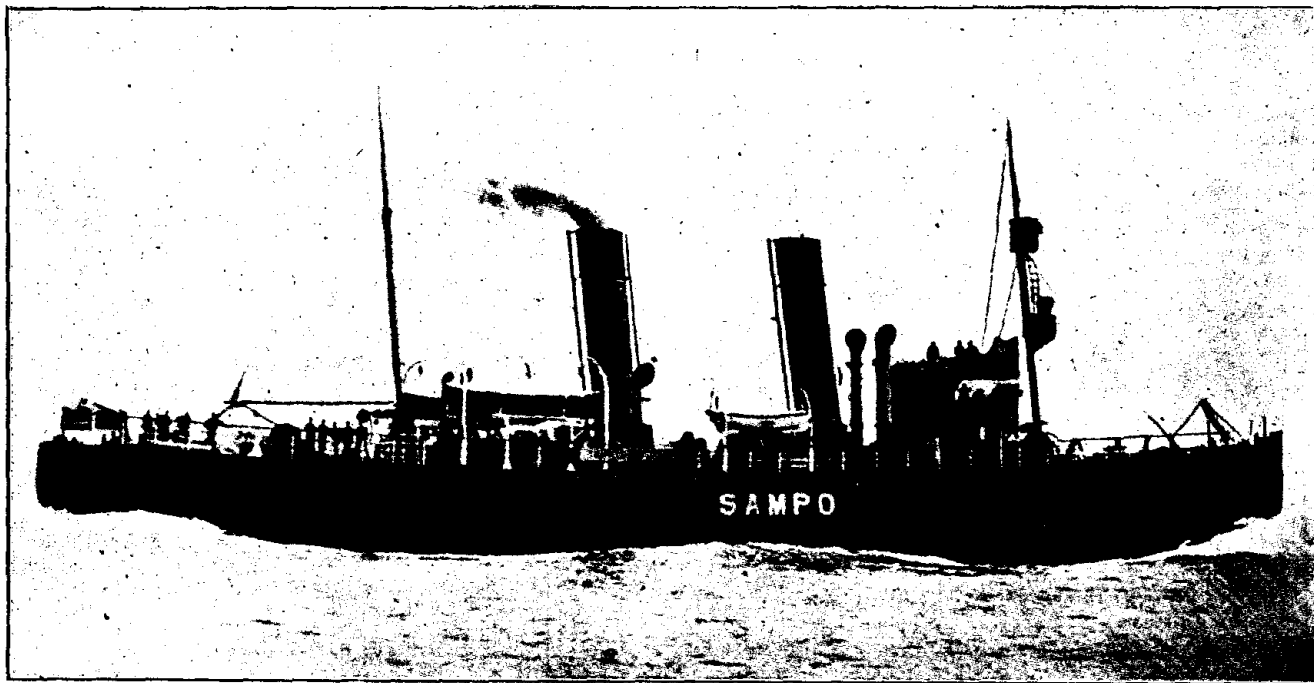
Une des qualités les plus appréciables de ce navire

Les machines furent mises en mouvement en même temps que les *treuils à vapeur* hâlaient sur les ancres à glace, et le navire se remit en mouvement et sortit de la banquise par l'arrière sans effort apparent et sans difficulté.

L'arrivée et l'entrée de l'*Ermack* dans le port de Cronstadt offraient, paraît-il, un spectacle curieux, dans la rade, la glace mesurait 18 pouces d'épaisseur et était recouverte de neige durcie et congelée d'une épaisseur presque aussi grande, on vit le bélier brise-glace avancer à travers cette banquise avec une vitesse régulière de 6 nœuds et demi, sans à coups et comme si la mer eût été libre, passer devant la flotte cuirassée russe, mouillée au milieu des glaces, longer le brise-lames, venir ensuite en grand sur babord et pénétrer dans le port proprement dit par un goulet large seulement de 95 pieds, l'*Ermack* ayant 71 pieds de bau. On voit par là avec quelle aisance il évolue et combien les glaces semblent peu le gêner tant qu'elles ne dépassent pas une épaisseur moyenne.

Il s'évita ensuite et d'un seul élan, en marchant en arrière, se plaça à poste le long des dépôts de charbon.

Quelques jours après, dans les champs de glace d'une épaisseur variant entre 2 et 3 pieds, des manœuvres d'essais furent tentées qui permirent de



LE SAMPO

amont du Lac Saint-Pierre" et cela, dans le but de réduire autant que faire se peut, la solidité du barrage de la glace qui se forme en aval de Montréal, et par là atténuer autant que possible les effets souvent désastreux de l'inondation du printemps.

La seule partie de ces suggestions qui ait reçu jusqu'à présent son exécution est la *jetée*, dont l'efficacité nous semble suffisamment démontrée. Aussi, n'est-ce pas de la jetée qu'il s'agit aujourd'hui, mais bien des vapeurs *brise-glace* dont l'étude, par le gouvernement, s'impose, croyons-nous, si l'on tient, comme nous n'avons aucune raison d'en douter, à donner aux travaux de remaniement et de transformation du nouveau port de Montréal toute leur portée et leur efficacité.

L'auteur passe ensuite en revue les diverses tentatives faites au Canada, aux Etats-Unis, en Allemagne et en Russie pour arriver aux résultats actuels, et cela nous conduit à l'année 1898.

En 1898, le Sénat impérial du Grand Duché de Finlande fait construire le *Sampo* (voir la figure), dont l'objet est de maintenir le port de Hango en état de navigabilité pendant la saison d'hiver.

Des essais faits avec ce brise-glace tant à Helsingfors, la capitale du Grand Duché de Finlande, qu'à Hango même, ont confirmé pleinement les prévisions les plus optimistes des constructeurs. Au cours d'une de ces épreuves, le steamer a franchi, sans perte

est de gouverner admirablement bien, même dans les glaces, ce qui est précieux pour un bateau de ce genre et d'autant plus remarquable que, jusqu'alors, les navires de cette espèce avaient le défaut contraire...

Le récit du voyage de l'*Ermack* aux ports russes donne bien une idée de la force de ce puissant engin maritime. C'est dans la Baltique que l'*Ermack* a rencontré les premières glaces qui flottaient en dérive (drift ice) et mesuraient environ 5 pieds d'épaisseur, il les traversa avec une vitesse de 9 nœuds sans presque s'en apercevoir, et sans la plus petite difficulté. Mais il rencontra ensuite une banquise de 25 pieds d'épaisseur, qu'il réussit presque à traverser ; cette épaisseur est la plus considérable qu'il eut à surmonter, et elle paraîtrait invraisemblable si l'*Engineering* qui donne ces renseignements, n'expliquait que la banquise proprement dite avait seulement 5 pieds d'épaisseur, le reste étant formé de blocs juxtaposés, atteignant au-dessus de la dite banquise près de 9 pieds et au-dessous 11 pieds.

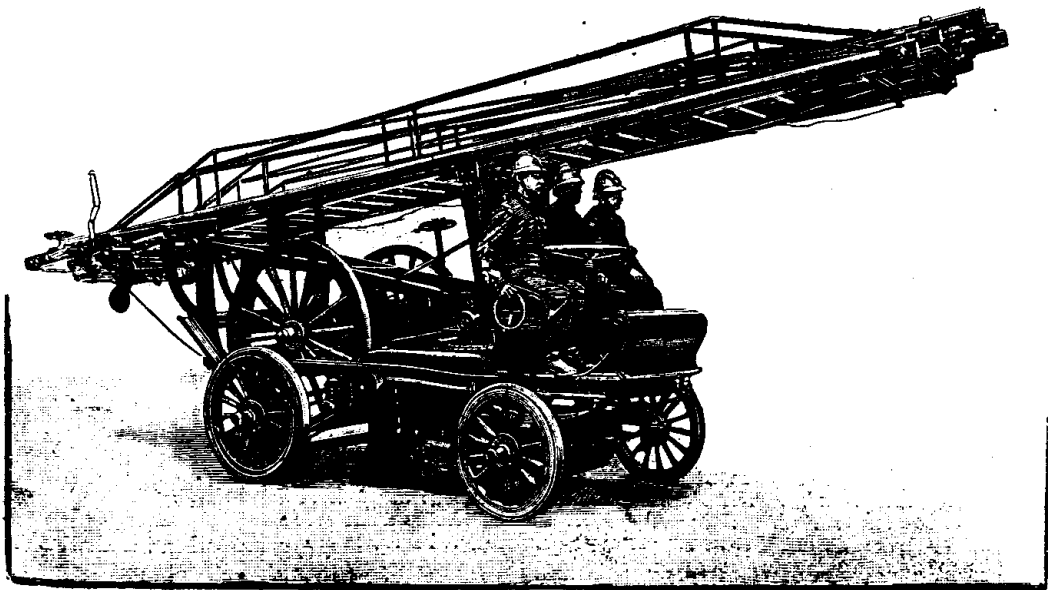
On a tenté avec l'*Ermack* l'expérience suivante qui a réussi et qui ne laisse pas que d'être concluante : le navire brise-glace a stoppé pendant une nuit et s'est laissé envelopper par les glaces, le lendemain matin, des ancres à glace furent portées en directions voulues et enfoncées dans la banquise (les ancres à glace ont l'aspect d'énormes pioches à un seul bec.)

constater un cercle de giration d'environ 600 pieds.

La coque du navire a été ensuite l'objet d'un examen minutieux, tant intérieurement qu'extérieurement, et n'a révélé aucune trace de faiblesse. La ceinture cuirassée semblait avoir été fourbie au clair par suite du frottement des glaces, mais rien n'a bougé.

D'après les dernières nouvelles, l'*Ermack* venant de Cronstadt est arrivé à Réveil trois jours après ; devant ce port, la banquise atteignait une grande épaisseur, 9 vapeurs de commerce qui étaient emprisonnés par les glaces furent dégagés par lui et escortés jusqu'à la mer libre, et d'autres navires, qui attendaient au large de la banquise que l'*Ermack* pût leur frayer un chemin, entrèrent dans le port à sa suite.

Cet événement maritime, dit le *Cosmos*, est des plus considérables, puisque l'on peut prévoir que les mers et les rivières qui restaient fermées par les glaces pendant de longs mois d'hiver, seront désormais accessibles aux flottes de commerce... A cet aspect de la question vient se juxtaposer celui de l'atténuation des effets presque toujours désastreux de la débâcle et de la crue extraordinaire des eaux qui l'accompagne. Car les brise-glaces ne se bornent pas, en effet, à faire leur chemin à travers les glaces, mais ils portent le *chenal ouvert derrière eux*. Le fait est si important et il aura des conséquences si imprévues



PARIS. — L'ÉCHELLE ÉLECTRIQUE

que nous avons cru qu'il était utile de relater l'événement dans ses moindres détails.

Ajoutons que la construction et les essais de l'*Er-mack*, dont la mise en chantier a été décidée sur l'avis du Ministre des Finances russe, ont été surveillés officiellement non seulement par une commission russe, mais aussi par l'Amirauté anglaise et par le Bureau Veritas.

Si nous nous sommes étendu aussi longuement sur cette question, c'est, comme nous le disions au début, que nous croyons le moment venu pour le gouvernement du Canada de mettre à exécution les suggestions que lui faisait en 1886 la *Royal Flood Commission*, suggestions qui n'ont pas encore reçu leur entier accomplissement.

Il ne peut être question, bien entendu, pour le pays, de faire dès maintenant, la dépense du coût d'un steamer de la taille de l'*Er-mack*, c'est-à-dire 875,000 dollars ; un bateau, du modèle de *Sampo* par exemple, suffirait amplement pour un début, qui, en cas d'insuccès sur le fleuve—car il faut tout prévoir—pourrait être appliqué au service de la poste sur le détroit de Northumberland.

J. HAYNES.

LES POMPIERS A PARIS

(Voir gravures)

Le service des pompiers de Paris est en train de se perfectionner au plus haut point possible. On abandonne les chevaux pour les remplacer par des voitures mues par l'électricité.

C'est une amélioration remarquable, mais qui pourrait, peut-être, difficilement être adoptée ici, à cause de nos hivers. Quoiqu'il en soit, nous avons cru que ce sujet intéresserait un certain nombre de nos lecteurs qui tiennent à être au courant des perfectionnements en tous genres qui se font dans le monde entier.

UN DRAPEAU CANADIEN

Le capitaine W. D. Andrews, de Toronto, suggère dit le *Pionnier*, de Sherbrooke, l'adoption d'un nouveau drapeau canadien, qui serait formé de trois lisières verticales, à couleurs rouge, blanche et bleue. Le rouge serait placé près de la hampe ou du mât, le blanc étant au milieu serait orné d'un castor enroulé de feuilles d'érable.

« Ce projet venant d'un canadien de naissance, dit le capitaine Andrews, devrait être agréé par tous les compatriotes ; car tandis que le Canadien d'origine saxonne (examinant le drapeau dans toute sa longueur à partir du mât) y trouvera ses trois couleurs favorites de rouge, blanc et bleu, le Canadien d'origine française (regardant en sens inverses) y saluera le fameux

tricolore de la France moderne : bleu, blanc et rouge. Le castor et la feuille d'érable sont passés à l'état d'emblèmes populaires depuis un temps immémorial et ils méritent d'occuper une place suréminente sur le drapeau national du Canada.

« L'adoption de ces couleurs par le gouvernement du Canada nous assurerait un drapeau à nous, un drapeau qui ne serait ni américain, ni britannique, mais purement canadien. Il serait facilement reconnu à distance et tout vrai canadien montrerait avec orgueil ce signe de ralliement pour tous les citoyens d'une commune patrie. »

Et le *Pionnier* ajoute : « La suggestion mérite d'être considérée sérieusement. Elle a certainement du bon. De l'aveu de tout le monde, notre drapeau actuel de la Puissance du Canada est un véritable hors-d'œuvre. Il faut qu'il soit remplacé tôt ou tard ».

Eh bien ! cela nous va. Pour une fois, voilà un Torontonien qui fait montre d'idée sage. Mais ses compatriotes ne l'approuveront pas, vous verrez !

Vois-tu : la philosophie entre femmes, c'est gentil, mais c'est comme en amour, il y manque quelque chose. — GABRIELLE RÉVAL.

CANTILÈNE

Il y avait autrefois dans mon cœur
Un petit bois où maint oiseau chanteur
Roucoulait sa romance ;
Un vent léger balançait le hamac,
Des cygnes blancs voguaient sur un beau lac
Qui me semblait immense ;

Il y avait dans mon cœur, autrefois,
Des fleurs partout au sein du petit bois,
Des lis, des sensitives,
De blonds sentiers frais comme des ruisseaux,
Une ombre douce et de profonds berceaux
Pour des peines naïves...

Est-ce un brouillard, est-ce une morne nuit
Qui, dans mon cœur, a fait taire tout bruit ?
Fleurs, beau lac, tout est triste !...
Mais si l'angoisse a visité mon cœur,
Bien que n'y vole aucun oiseau chanteur,
Le bois toujours existe.

CHARLES DE RUSSY.

NOTRE GALERIE NATIONALE

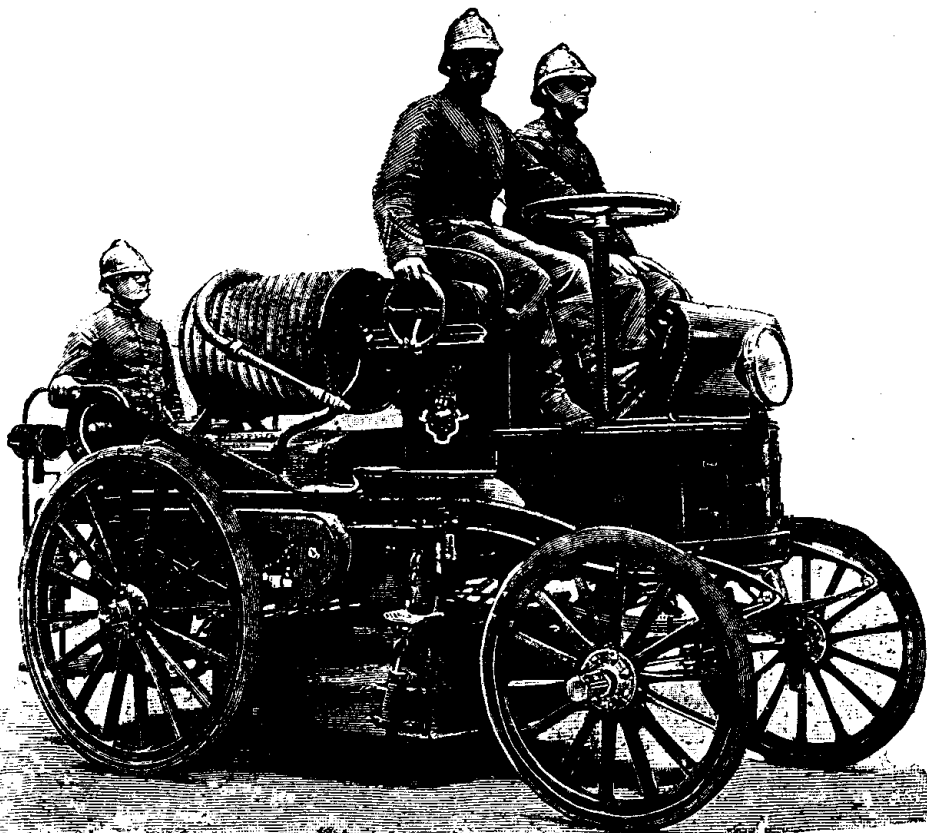
Nous publions aujourd'hui le huitième portrait de notre galerie de portraits historiques que nous avons annoncée il y a quelque temps. Comme nos lecteurs pourront s'en convaincre, ces portraits sont véritablement artistiques et peuvent être encadrés avec avantage. Nous en tirerons un certain nombre de copies sur papier fort que nous mettrons en vente ou donnerons en primes prochainement.

Tous les vrais Canadiens-français verront avec plaisir, défilant sous leurs yeux les grandes figures de notre belle et héroïque histoire. Plusieurs de nos gloires nationales seront remises à nouveau dans la mémoire du peuple et cet enseignement lui sera salutaire. Il ranimera son patriotisme et lui démontrera qu'il a raison d'être fier d'appartenir à une race qui a produit un aussi grand nombre d'illustres personnages.

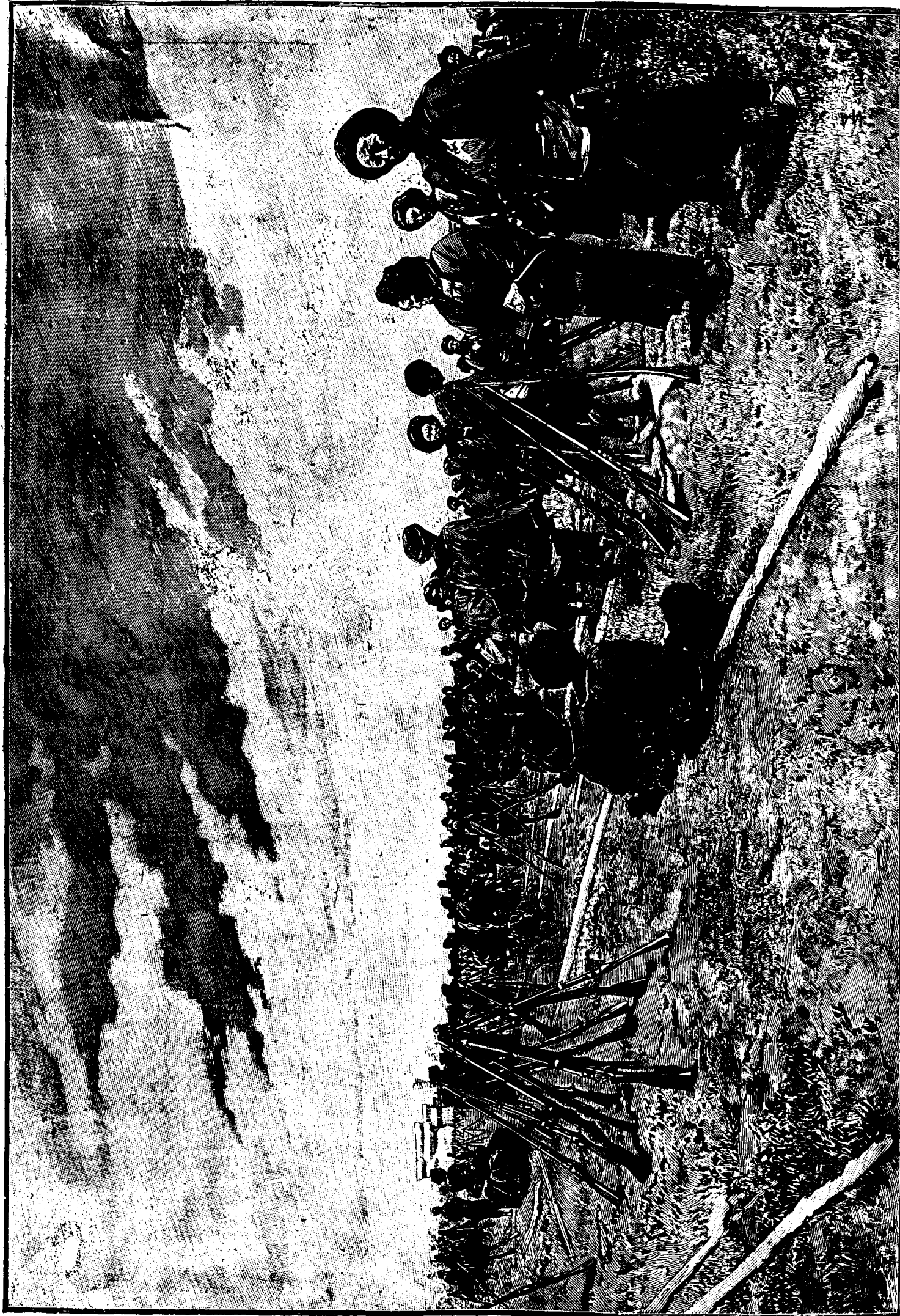
Que tous les patriotes encouragent notre œuvre en la faisant connaître à leurs amis

La myopie est le plus ordinaire attribut de l'esprit de parti. — JULES FERRY.

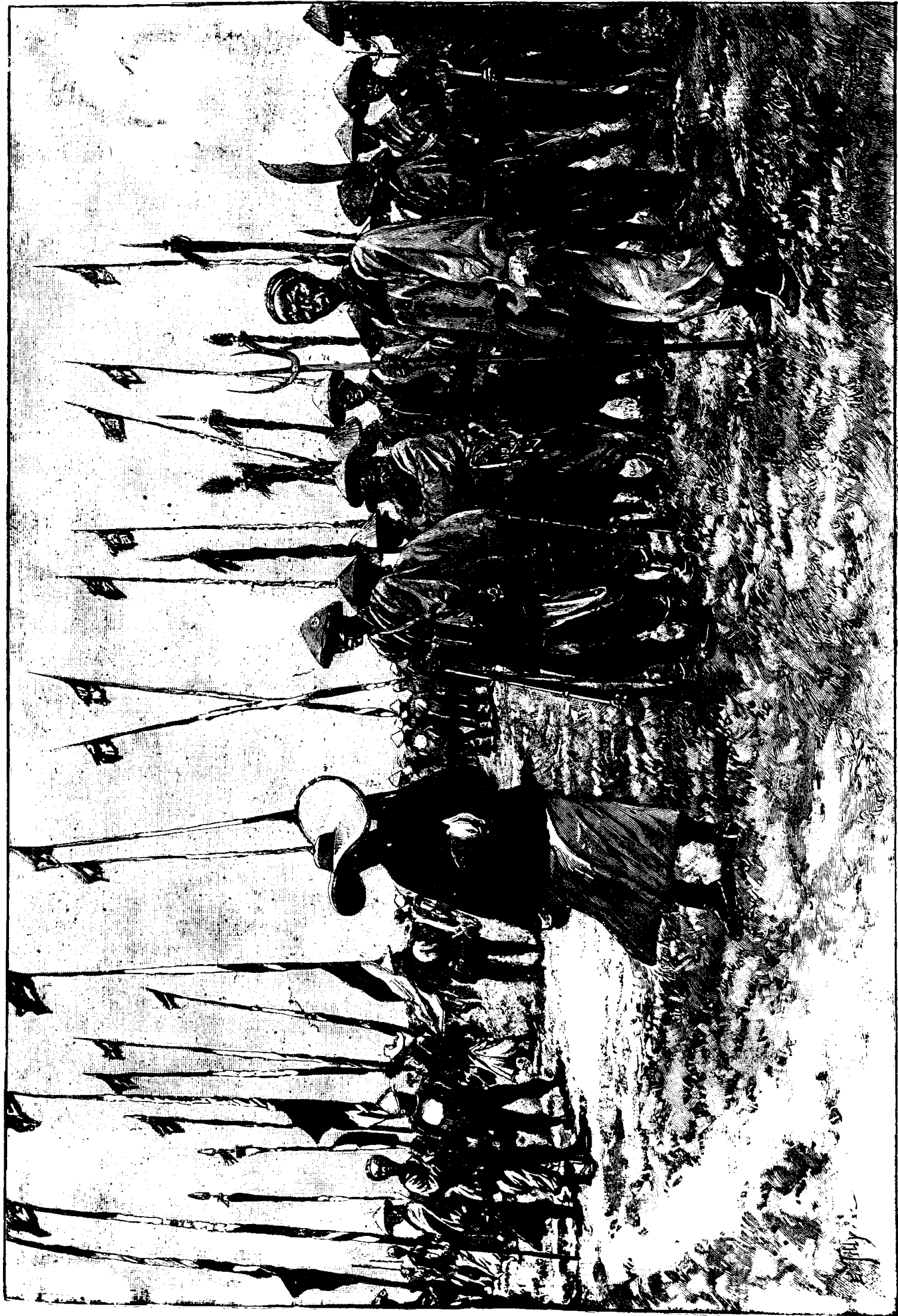
Un point de statistique à méditer : plus un département est riche et fertile, plus le chiffre des divorces y est élevé. — G.-M. VALTOUR.



PARIS. — LA POMPE ÉLECTRIQUE EN MARCHÉ



L'ARMÉE CHINOISE. — Troupes au repos (on voit à terre les drapeaux roulés)



L'ARMÉE CHINOISE.—Un exercice de rassemblement au camp de Woosung, près Shanghai

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mme ANDRÉE

femmes, 15 ans.—Italie : hommes, 18 ans ; femmes, 15 ans.—Portugal : hommes, 14 ans, femmes, 12 ans.—Russie : hommes, 18 ans, femmes, 15 ans.—Rou-

CHRONIQUE D'AUTOMNE

Toutes les nuances pastel si aimées cet été, se retrouvent dans les modes de l'automne et de l'hiver qui nous arrivent, avec cette différence toutefois que les teintes en sont plus accentuées. Les bleus, bruns, gris et tous les tons de beige se reverront aussi bien que les roses. Les mauves et les bleus lavande gris font de si délicieux costumes d'intérieur pour la saison froide.



No 5

Il y a peu de nouvelles étoffes. L'on voit cependant, ce qu'on appelle la "serge peluche" qui, ainsi que son nom l'indique, tient le milieu entre l'étoffe rude et l'étoffe veloutée mais empruntant plus de celle-ci que de celle-là. L'on en fait de très-chics costumes de rue,

celui que montre notre gravure No 1 est fait de cette étoffe qui se prête admirablement à ce genre. Le pli plat du corsage se continue jusqu'au bas de la jupe, qui se termine par un biais de velours orné dans le haut d'une étroite passementerie. Le collet, les poignets et la ceinture très large, fermée sous deux petits choux, sont de même velours.

Le noir est porté plus que jamais ; mêlé au blanc, il forme des costumes d'une distinction parfaite. Ces deux nuances ont été employées avec succès dans la gravure No 2, que nous reproduisons ici.

La jupe, faite de velours noir, est ornée d'appliques de même couleur sur satin blanc ; le boléro également de velours, reproduisant les garnitures de la jupe, est porté sur une blouse de soie blanche. La ceinture est noire.

**

Les manches, pour la saison prochaine, seront un peu plus larges, non à l'épaule, mais au coude ; elles prennent un peu d'ampleur pour laisser échapper la sous-manche, qui se fera de mousseline, de dentelles, de soie légère et se terminera de mille façons différentes. Nous donnons ci-contre quelques-uns des modèles les plus élégants (voir No 3). Une des dernières nouveautés est de doubler la manche d'une étoffe formant contraste.

La "blouse-chemise" a bien peu changé d'apparence, elle jouit d'une si grande vogue qu'elle est admise dans tous les genres, plus ou moins ornée, selon le goût de chacune. La blouse de velours est toujours très-seyante et d'autant plus jolie qu'elle est faite plus simplement. Un des derniers genres est une copie exacte de la



No 4

blouse russe, avec collet, poignet et ceinture de broderie épaisse sur soie taffetas ; s'agrafant à gauche sous une bande de même broderie. La manche légèrement bouffante se termine juste au bras sous le poignet.

**

Les "jaquettes" nouvelles sont courtes et très ajustées, (voir Nos 4 et 5). Le "boléro" a été trop en faveur pour être délaissé aussi facilement. On verra aussi beaucoup de "jaquettes" à la russe, légèrement bouffantes à la taille. Les nouveaux modèles ne sont pas exactement ceux qui ont été portés il y a quelques années, ils se rapprochent plus du réel costume russe avec son haut collet militaire et ses soutaches.

La soutache est tellement en vogue que certains costumes paraissent en être faits presque complètement.

Les manteaux descendant un pouce ou plus, plus bas que la taille seront plus appréciés des personnes à taille un peu forte.

Puis, mes chères lectrices, lorsque la neige et le froid nous seront revenus pour de bon, les hauts col-



No 3

lets de fourrures et les pelerines couvrant bien les épaules s'imposeront d'eux-mêmes et seront encore dans le ton de la mode du jour.

A QUEL AGE EST-IL PERMIS DE SE MARIER ?

Voici les réponses, codes en main, pour les principaux Etats d'Europe :

Autriche : 14 ans pour les deux sexes. — Allemagne : hommes, 18 ans ; femmes, 14 ans. — Belgique : hommes, 18 ans ; femmes, 15 ans. — Espagne : hommes, 14 ans ; femmes, 12 ans. — France : hommes, 18 ans ; femmes, 15 ans. — Grèce : hommes, 14 ans ; femmes, 12 ans. — Hongrie : catholiques et orthodoxes : hommes, 14 ans ; femmes, 12 ans.—protestants : hommes, 18 ans ;



No 1

manie : hommes, 18 ans ; femmes, 16 ans. —Saxe : hommes, 18 ans, femmes, 16 ans. —Suisse, selon les cantons : hommes, de 14 à 20 ans ; femmes, de 12 à 17 ans. —Turquie, à la puberté.

CONSEILS A LA MÉNAGÈRE

On peut facilement éteindre le feu à la gazoline en le saupoudrant de farine de blé. Il ne faut jamais se servir d'eau, car cela fait étendre l'huile et le feu et augmente le danger, tandis que la farine absorbe l'huile et éteint le feu rapidement.

Quand les sièges de chaises empaillées commencent à se creuser au milieu, et avant qu'ils se percent, lavez-les simplement à l'eau chaude et mettez le feu et augmentez le tirage. Le siège, dès qu'il sera séché, aura repris sa forme naturelle, et l'on pourra alors le renforcer en le vernissant.



No 2

CHOSSES ET AUTRES

— Environ 40,000 citoyens de Toronto ne fréquentent aucune église.

— 400,000 wagons sont requis chaque année pour apporter aux abattoirs de Chicago la chair vivante et en emporter la viande morte.

— Armour, le plus important boucher de Chicago, emploie à lui seul 6,000 hommes, et expédie du lard et du bœuf pour cent et quelques millions par année.

UNE RICHE DECOUVERTE

Le "VIN MORIN CRÉSO-PHATES" offre aux malades souffrant de la Bronchite, Asthme, Grippe, Catarrhe, Pneumonie, etc., de toute maladie de la Gorge ou des Poumons, une guérison complète et permanente. Ce tonique a sauvé un millier dont les jours étaient comptés. Faites usage de cette préparation et vous vous convaincrez par vous-même de sa supériorité. EN VENTE PARTOUT.

UN HOMME ENTREPRENANT

M. Arthur Toussaint, infatigable dans sa propagande en faveur du vin, est de retour à Québec après une absence de trois semaines qu'il a utilement employées à visiter différents diocèses de cette province et d'Ontario. Du 3 au 8 de ce mois, il s'est tenu à l'Exposition de Sherbrooke où le Vin des Carmes a fait fureur. M. Toussaint en a fait une distribution énorme, ainsi que de très belles ventes. Cet excellent Vin a capté du coup la faveur des visiteurs de l'Exposition. Il y a eu foule, les Américains étaient en nombre. Aussi M. Toussaint a-t-il popularisé le Vin des Carmes non seulement dans les Cantons de l'Est, mais aussi de l'autre côté de la frontière. La composition du vin est maintenant connue de tous les médecins, des communautés, des hôpitaux, des membres du clergé, catholiques ou protestants. Des médecins américains et canadiens ont séjourné tenant ouvert des relations d'affaires avec la maison Toussaint. M. Toussaint repartira de Québec le 14 pour l'Exposition d'Ottawa, où il aura une gigantesque pyramide de 120 douzaines de bouteilles, situant la forme particulière de l'embouteillage du Vin des Carmes. Nous souhaitons tout succès à cet entreprenant concitoyen.

NOUS VOUS METTONS EN GARDE

Contre cette multitude de Pilules SOI-DISANT excellentes pour les femmes faibles ou jeunes filles pâles. La plupart de ces Pilules ne valent rien : elles peuvent même devenir dangereuses dans certains cas.

Vous ne trouverez ce que vous cherchez, la santé et le bien-être, QUE dans les PILULES fabriquées par le Dr Ed. Morin ayant pour nom : "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. Morin.



GRATIS — Magnifique médaille ornée d'une photographie, la vôtre ou celle d'un de vos amis, peinte à la main, 3 1/2 x 3 1/2 pouces, sur chevalet, valant \$2, gratis aux personnes qui vendent 24 douzaines de boutons ornés d'une véritable image du Sacré-Cœur de Jésus, de Marie ou Ste-Anne à 10c chacun. Écrivez et nous vous expédierons les boutons par la poste. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous la médaille de \$2 copié de n'importe quelle photographie que vous nous aurez envoyée. Nous vous retournerons la photographie intacte. ENAMEL PHOTO CO., Toronto.

UN PRÊTRE
de ROUSSEAU TROUVE LE SECRET DE GUÉRIR
l'ARTRITE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPÉPSIE - MANQUE D'ÉTÉ
FIEVRES - ÉPUISEMENT
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ANTHON DÉCART.

Les Femmes Intelligentes

Qui tiennent à leur teint ne font jamais usage de cosmétiques et de préparations pour embellir la figure.

Les préparations contenant du caustique n'enlèvent jamais la cause du teint jaunâtre, des boutons et de pustules défigurantes.

Abbey's Effervescent Salt

quand on le prend régulièrement et d'après les directions, va directement au siège de la maladie. Il restaure la santé et le teint, en stimulant d'une manière naturelle les organes digestifs. Quand votre estomac, votre foie et vos intestins fonctionnent parfaitement, votre teint ne laisse rien à désirer.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette excellente préparation peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. . . En vente chez tous les pharmaciens, à 25c et 60c la bouteille.

CARABINE A AIR

Nous donnons cette splendide carabine à air, aux personnes qui vendront seulement 24 douzaines de paquets de parfums à la Violette, à l'Éthiotope et à la Rose à 10 cents chacun. Ces odeurs sont délicates, délicieuses et durables et sont fabriquées pour nous par la plus célèbre maison de parfums de Canada. Les paquets contenant le parfum sont ornés de beaux dessins de fleurs et de feuilles dans toutes les délicates couleurs de la nature qui les rendent on ne peut plus attrayants. Écrivez et nous vous enverrons le parfum par la poste. Quand vous l'aurez vendu envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons franco par la poste, cette carabine à air, en acier pur. C'est un des meilleurs et des plus nouveaux modèles. Elle est pourvue de miroirs, d'une gachette pistolet et d'une crosse. Convenable pour charger à petit plomb, à javelots ou à chevrotins; tirer avec beaucoup de force et une exactitude parfaite. Pour tirer les moutons ou pour les exercices à la cible, elle est sans égale. Chaque carabine est parfaitement éprouvée avant de sortir de la fabrique.
HOME SPECIALTY COMPANY, Boite 1111 Toronto, Canada.

GRATIS

MONTREAL
MARCHE-TWO STEP
JEAN JULIEN CLOSSEY

1. Montréal.

Écrit et composé par Albert Turcotte, au 445, rue Rachel, Montréal, Canada.

Pour le même, complet, en grand format, envoyez 35 cents à ALBERT TURCOTTE, éditeur de musique, 445, rue Rachel, Montréal, Canada.

ON DEMANDE à placer \$34,000 par Petit Montant à taux bas.
JEAN-CH. BRAZIER.
Bell Tel. M. 2784. 97, ST-JACQUES.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

GRATIS Cette magnifique bague ornée d'opales dans une belle boîte doublée de peluche aux personnes qui vendront une douzaine d'élegants paquets de parfums à la Rose à la Violette et à l'Éthiotope à 10c. chacun. Cette bague est faite d'un merveilleux métal, Goldalloy, qui ressemble à l'or pur et qui ne change jamais. Elle est ornée de 3 splendides opales. Envoyez-nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons le parfum par la poste. Quand vous l'aurez vendu envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir la bague et la boîte. **HOME SPECIALTY COMPANY, Boite 1111 Toronto.**

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
des COLIQUES et NAUÉES
sans AUCUNE PÉRIODE
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les CAPSULES L. KIRN
à l'Extrait dépuré de FOUGÈRE MÂLE Pure sans Opiacés.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
FARE, Pharmacien MAISON, 54, Boulevard Edgar-Québec et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Timbres américains à vendre. S'adresser à nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Le duc de Westminster, qui vient de mourir, était l'un des hommes les plus riches de l'Angleterre. Sa galerie de tableaux et son écurie de courses étaient fameuses. Il a légué à l'Etat les plus belles œuvres de sa galerie. Son père avait moins de goût, car ce fut lui qui fit encadrer, en guise de pendant à un Rembrandt, un billet de banque très rare, de 40,000 guinées, c'est à-dire \$200,000.

On vient d'inventer en Allemagne un procédé ingénieux qui rendra de grands services pour la chasse au renard, au blaireau, et, en général, pour la poursuite des animaux qui se réfugient dans des terriers. On attache au cou du chien qui doit pénétrer dans le terrier une petite lampe électrique de couleur, construite sur un modèle-particulier, dont l'auteur a pris un brevet. L'apparition de la lumière électrique bleue, verte ou rouge, produit sur le renard, habitué à une obscurité inviolable, un effet considérable. Il s'enfuit, et le chasseur, qui le guette à la sortie de son trou, le surprend sans peine.

L'usage des maisons en papier tend peu à peu à se répandre de l'autre côté de la Manche. Les maisons en papier sont, d'après les médecins londonniens, très salubres car leurs parois restent exemptes de toute humidité.

Mais il faut que le papier employé soit mâché et solidement trituré par de puissantes machines pour résister aux intempéries.

A Mettey, près de Londres, on a installé récemment, nous dit une revue anglaise, cinquante maisonnettes en papier mâché où sont logés une cinquantaine de convalescents des hôpitaux de Londres.

Ces convalescents qui se trouvent fort bien, sont très satisfaits de leur demeure en papier.

Puisqu'on ne parle que des Chinois, signalons l'ancienneté de leur civilisation. Des pièces de monnaie circulent actuellement en Chine, qui ont été frappées au nom d'empereurs dont le règne s'écoula il y a deux mille ans. A Saint-Petersbourg, dans les collections du tsar, on conserve précieusement un billet de banque chinois vieux de trois mille ans. Or, le premier billet de banque d'Angleterre n'a été mis en circulation qu'il y a cent cinquante ans, en 1750 !

Parmi les nations européennes, il est généralement admis que la poudre à canon a été inventée par Schwartz en 1320, mais il est prouvé que les Chinois employaient une composition similaire dans l'année 85 de notre ère.

La statistique ne respecte rien. Voici ce qu'un savant et patient économiste anglais a calculé, à savoir ce que coûte à ses sujets un chef d'Etat.

C'est le sultan qui détient le record de la cherté : il grève annuellement de 60 cents la bourse de chacun de ses sujets.

Viennent ensuite : le roi des Belges et le roi de Grèce, 10 cts ; l'empereur d'Autriche, 9 cts ; le roi d'Italie, 9½ cts ; le roi de Suède, 8 cts ; le tsar, 7 cts ; l'empereur d'Allemagne, 6 ; la reine d'Angleterre, 2½ de cents.

Quant aux présidents de Républiques, M. McKinley coûte 4 cts ; et le président de la République helvétique, 1,100 de cent seulement.

Et celui de la République française ? deux cents.

Les Achantis, peuplade noire de la Guinée qui vient précisément de se soulever contre l'Angleterre, ont

imaginé une bizarre légende pour expliquer la supériorité des Européens sur les sauvages. Dieu, disent-ils, créa au commencement du monde trois hommes et trois femmes de couleur blanche, et autant de couleur noire. Puis il avertit toutes ces personnes qu'elles auraient à choisir elles-mêmes le sort de leur race. Il leur présenta une grossealebasse et un petit rouleau de papier. Les nègres se jetèrent immédiatement sur laalebasse, où ils trouverent un peu d'or et de fer, quelques fruits et légumes. Le rouleau de papier échut donc aux blancs, et ceux-ci découvrirent avec satisfaction que Dieu y avait écrit, de sa main, " le Trésor des Connaissances humaines ! "

A Klerksdorp, dans l'Afrique Australe, il y a un singe qui, jusqu'au moment où a éclaté la guerre actuelle, remplissait les fonctions de garde-barrière et qui les reprendra sans doute aussitôt la paix conclue. Son maître, qui reçoit les appointements, s'est amusé à le dresser à manier le disque qui " bloque " la station de Maretsburg. Il surveille naturellement cet adroit muet, mais celui-ci n'a jamais commis la moindre erreur, la moindre négligence. Quand il entend la sonnerie électrique annoncer un train, vite il ferme les barrières, puis va chercher le petit drapeau voulu, donne le coup de trompette et ouvre le disque. Au moment où passe la locomotive, il bondit sur le chasse-bœufs, se fait ainsi véhiculer gratis pendant une centaine de mètres, puis saute à terre et revient fermer le disque.

Encore quelques années, et les journaux russes seront aussi nombreux que les journaux français, anglais ou américains.

Il y a, en ce moment, en Russie, 20 fonderies, 3,000 imprimeries et plus de 1,550 journaux divers, dont 250 environ en langues étrangères.

Une particularité à noter : chaque quotidien a son imprimerie ; il n'y a donc pas d'imprimeries imprimant un journal à façon. L'augmentation des journaux a été sensible, puisque en 1894 on comptait seulement 623 journaux russes et 146 en langues étrangères.

La Russie a acheté pour plus de 400,000 roubles de machines d'imprimerie ou de matériel en 1896, principalement à l'Allemagne.

Aux Etats-Unis où tout le monde est roi, on meurt hélas ! comme ailleurs.

Nous apprenons aujourd'hui que le fameux Charles Ranhofer, d'origine allemande mais de science culinaire bien française, vient de s'éteindre au milieu de ses casseroles.

Ayant appris à Paris toutes les délicatesses de son art, Ranhofer arriva en 1856, New-York où son succès devint prodigieux.

Ce fut lui qui prépara ce dîner extraordinaire, donné par sir Morton Peto, il y a quelques années, aux cent principales notoriétés de New-York, et qui coûta 200 piastres par tête. Ce fut lui aussi qui organisa le dîner des " Cygnes ", dont on parla tant à l'époque, et dont la dépense, payée par un millionnaire de Wall-Street, atteignit une somme fabuleuse.

Le roi des cuisiniers laisse à ses héritiers 500,000 dollars.

Après la mort du roi des cuisiniers, voilà qu'on annonce aux Etats-Unis, celle du roi des chemins de fer, M. Collis Huntington.

Ses débuts furent d'ailleurs très modestes. Fils d'un

petit fermier du Connecticut, il resta quelque temps *boy* à la ferme de son père. Et ce n'est que lors de la découverte des *placers* en Californie qu'il commença sa fortune aujourd'hui évaluée à 100 millions de dollars.

Il créa dans le pays un établissement pour la fourniture de matériel de chemins de fer et entreprit avec quelques associés la construction du Central Pacific railroad puis du Southern Pacific, dont il devint le principal actionnaire. Il était aussi à la tête de la compagnie de navigation la Pacific Mail.

C'était le seul homme qui pût se vanter d'aller de New York à la côte du Pacifique sur des lignes de chemins de fer et de navigation possédées ou contrôlées par lui.

Le *Stamilton Gazette* vient de publier les résultats d'une enquête ouverte dans ses colonnes sur ce sujet : Quel est le moyen pour un journal d'intéresser ses lecteurs pendant la canicule ?

Mille dollars de récompense étaient promis à la meilleure réponse. Notre confrère américain a reçu plus de quatre mille solutions.

Un habitant de Chicago lui a écrit : " Racontez-leur des blagues. L'été, le lecteur ne déteste pas qu'on lui mente. Quand je suis au bord de la mer et que je me baigne, que m'importe ce qui est arrivé ici ou là ! Le serpent de mer n'était pas un animal méprisable. Donnez-lui une postérité, si vous êtes de bons garçons. "

Un autre a signé du pseudonyme : Un homme sincère, ce conseil dénué de flatterie : " Contentez-vous de ne pas paraître en été ; ce que vous pourrez faire de mieux pour vos lecteurs. "

S'il est au monde des livres qu'il semble difficile de relire vingt fois et plus, ce sont bien les romans de Dumas. Et, parmi ceux-ci *Monte-Cristo*.

Cependant quelque bizarre que cela paraisse, Lord Salisbury, depuis sa jeunesse, possède comme livre de chevet précisément *Monte-Cristo*, *Monte-Cristo* dont l'intérêt palpitant l'arrache, chaque matin, au sommeil dès l'aurore.

Or, voici maintenant que le prince de Galles, gagné par l'enthousiasme du premier ministre, se passionne à son tour pour le récit des aventures du héros de Dumas.

" *Monte-Cristo* vous a éveillé ce matin à cinq heures, disait récemment le prince à lord Salisbury. Il m'a arraché au sommeil une heure plus tôt. Je me suis levé à quatre heures pour le lire. "

C'est stupéfiant ! Comment, après cela, oser porter un jugement quelconque sur un livre quelconque.

Balzac est, en ce moment, d'actualité comme on a accoutumé de dire. Contons donc cette anecdote que le grand homme, aimait à rappeler :

M. de Balzac père avait commencé par être clerc chez un procureur à Paris et, selon la coutume de l'époque, il mangeait à la table du patron avec les autres clercs.

Le premier jour qu'il avait pris place à cette table, on servit une perdrix. La femme du procureur demanda à M. de Balzac s'il s'était découpé.

Honteux et ne voulant pas laisser voir son embarras, le jeune homme, qui n'avait jamais découpé le moindre volatile, n'en répondit pas moins très bravement :

— Oui, madame.

— Eh bien ! nous allons juger de votre savoir-faire. Voici le couteau et la fourchette.

Sans se démonter le moins du monde, M. de Balzac prit ses instruments, et s'assura du nombre des convives et, plaçant la perdrix devant lui, la divisa instantanément en quatre parties, mais avec tant de vigueur qu'il fendit l'assiette, trancha la nappe et entama le bois de la table.

" Ah ! c'était un rude homme que mon père ! " concluait l'auteur de la *Comédie humaine*, en découvrant complaisamment ses poignets, afin de laisser voir qu'il tenait de famille.

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Envoyez une page au moins de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, avec sa signature, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre que la personne a tracée, sans pouvoir se douter que cette lettre est destinée à une analyse; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée, car dans ce cas la personne en écrivant change sans s'en apercevoir le caractère intime de son écriture.

Joignez à l'envoi cinq cents en timbres-poste, et l'analyse paraîtra suivant l'ordre de sa réception dans un prochain numéro du journal.

Adressez toutes communications concernant ce sujet comme suit: Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Si l'on désire une réponse détaillée par lettre particulière, adresser la somme de 30 cents en mandat ou bon de poste.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

AVIS.—Nous répétons aux correspondants qu'ils ne peuvent pas espérer voir paraître leur analyse avant cinq ou six semaines de la date de la réception. Le nombre de lettres que nous recevons est tellement considérable, qu'il nous est impossible de faire mieux. Un peu de patience, s.v.p. Tout le monde aura son tour.

Cedaralais.—Logique poussée jusqu'au sophisme; ruses; trop forte imagination, mais contenue; sans-gêne; gourmandise; très grande économie; absence de goût artistique. Ce que vous ne comprenez pas provient de ce que la tête ne s'accorde pas avec le cœur bon, doux et toujours disposé à se sacrifier pour autrui; mais la tête est là qui gouverne et avec sa volonté et ses promptitudes à tout rompre; esprit dominateur et grande ambition; désir de parvenir; cœur bon et doux; tête rude et prompte; caractère changeant; dédain de prétention mondaine et de tous actes cérémonieux; amour de la clarté; tient à être compris; esprit de lutte; aime à se mettre en évidence; sens de protection; esprit rétrograde; discrétion; il y a aussi originalité dans vos idées et vos manières; vous ne faites pas comme tout le monde.

Marie-Louise.—Écriture type du caractère changeant. Vous passez continuellement d'une idée à une autre, et avec cela vous êtes originale; puis, de l'extravagance et de l'imagination désordonnée, causant confusion d'idées; indécision; voilà ce qu'il y a de plus caractéristique chez vous; désordre; manque de particularité; sans gêne; aversion de l'étiquette; matérialisme; esprit dominateur et volonté forte; vivacité; prudence; aucune retenue de la pensée; tenacité.

Echappée de pension.—Écriture trop appliquée. C'est l'écriture des routiniers et des naïfs. Sensibilité débordante; amour; nature passionnée et caressante; économie; timidité; volonté faible; cependant il y a obstination douce; retenue de la pensée; mais franchise; formation d'idées lente; vivacité; bizarrerie; originalité; man-

Mme Sylvain Bouillon

Guérie d'Engourdissements des Mains et des Pieds et de Mauvaise Digestion par les PILULES ROUGES

Nous ferons remarquer à nos lectrices le soin que nous prenons toujours de leur donner le nom et l'adresse des femmes que nous guérissons avec les PILULES ROUGES. Nous prenons ces précautions afin que, si quelques-unes doutaient encore de la grande efficacité de ce remède merveilleux, elles puissent aller ou écrire à ces dames, dont nous publions les noms et les portraits, et s'assurer par elles-mêmes de la véracité de ce que nous affirmons.

Voici ce que dit Madame Bouillon :

"J'ai 52 ans, et lorsque j'ai commencé à prendre les PILULES ROUGES, il y avait cinq ans que je souffrais d'engourdissements des mains et des pieds de mauvaise digestion, de pituite et de tous les autres troubles qui viennent aux femmes à ce moment critique de la vie appelé RETOUR DE L'ÂGE.

"J'étais tellement fatiguée et faible, qu'il m'était à peine possible de faire mon ouvrage, et je me traînais plutôt que je marchais ; j'avais aussi



des douleurs dans l'abdomen et dans les côtés, et je passais toutes mes nuits à ne pas dormir. Les PILULES ROUGES m'ont fait du bien du moment que j'ai commencé à les prendre; elles me donnèrent appétit, aidèrent à la digestion de mes vivres, guérirent mes engourdissements et me remirent en aussi bonne santé que j'étais il y a 20 ans.

"J'ai conseillé les PILULES ROUGES à un grand nombre de dames de mes amies, et je puis vous dire qu'elles ont pris beaucoup de mieux et ont été guéries.

"J'ai aussi fait prendre les PILULES ROUGES à une de mes

filles qui souffrait de toutes les maladies dont une femme peut souffrir; qui ne pouvait travailler du tout, ou faire aucun ouvrage; elle était mariée depuis sept ans, et sans famille. Les PILULES ROUGES, en la guérissant, lui ont donné la joie d'être mère, et je vous assure qu'elle vous en est bien reconnaissante.

"Je vous remercie beaucoup des bons soins et du grand trouble que vous avez pris pour moi.

"MADAME SYLVAIN BOUILLON,
"White Fish, C. P. R., Ont."

Les femmes qui souffrent du RETOUR DE L'ÂGE, en outre de prendre les Pilules Rouges, doivent aussi prendre un soin tout particulier de leur santé, se coucher de bonne heure le soir, afin de prendre, pendant la nuit, tout le repos possible, ne pas fatiguer leur estomac avec des vivres difficiles à digérer, et surtout tenir leurs intestins bien réguliers, en se servant des Tablettes Purgatives.

Les vraies PILULES ROUGES se vendent toujours en boîtes contenant cinquante pilules et ne se vendent jamais au cent ni à 25 cts la boîte; elles ne sont non plus jamais vendues de porte en porte par les colporteurs. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées sur réception du prix: 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

que d'ordre et de précision imprudence; nature dévouée et sensuelle; discrétion.

Juliette Fallière 123.—Goûts de vie élevée et aristocratique; exaltation qui produit confusion d'idées; vivacité extrême; esprit dominateur; gourmandise; matérialisme; partialité; tenacité; indécatesse; imagination trop mouvementée; le cœur règne en maître chez vous; caractère très inégal; sensibilité et amour; nature rayonnante; irréflexion et imprudence; trop de confiance au monde; désordre; gratitude.

Irène.—Volonté ferme; obstination; douceur; ordre; minutie; absence de faste; simplicité; dédain de prétention mondaine; orgueil de comparaison; nature passionnés; matérialisme; vivacité; esprit de protection; déférence aux faibles; nature rayonnante toujours prête à se sacrifier pour le bien d'autrui; logicien et réalisateur hors ligne; prudence; original; douceur; sympathique clémence; gratitude; franchise; puissance de se faire aimer; jugement sain; vue nette des choses; imagination calme; gourmandise; économie.

Amour filial.—Il y a lutte continuelle entre le bon cœur et la tête qui, ma foi, laisse à désirer; vous êtes de nature dévouée, aimant à être utile à votre prochain, mais la tête est là qui vous retient et vous fait commettre des actes d'égoïsme. Il en est de même pour votre orgueil, vous avez un cœur humble, mais la tête se relève et commet des actes écentriques afin de se faire remarquer; sensible, sensuelle; gourmandise; dédain de prétention mondaine; aversion de l'étiquette; très grande imagination causant confusion d'idées; défiance; retenue de la pensée; économie; inutile de vous dire qu'il y a promptitude chez vous, car vous le savez puis-que vous me le faites remarquer; franchise; vous préférez vous taire plutôt que de dire un mensonge; ce qu'il y a de remarquable chez vous, c'est l'extrême changement de caractère. Merci de la confiance que vous avez en moi malgré votre défiance.

(Voir page 334)

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708. Consultations gratuites.

IL EST SOUVERAIN

Le Baume Rhumal est le remède souverain contre les affections de la gorge et des poumons.

QUERIT LE RHUME EN UN JOUR

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous en mettra à votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte.

Avant. Après Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guériront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont. B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street Montréal

Amazone. — Crainte de déplaire ; bonté ; cependant promptitude ; impatience et esprit de commandement ; orgueil de comparaison et de supériorité ; originalité ; il y a certaines gens qui doivent dire que vous êtes avare, mais moi je dirai très forte économie ; sans gêne ; prétention ; tient à se faire aimer ; ténacité ; volonté ferme ; esprit d'accaparement ; jugement sain ; ordre ; ruses acquises par l'expérience ; mais il y a encore de la franchise ; discrétion ; matérialisme ; absence de faste ; la tête surveille le cœur ; constance et persistance dans les résolutions ; obstination douce.

J. M. P. P. — Votre autographe est dans les règles voulues pour analyse, mais vous avez oublié la contribution réglementaire ; je ne puis procéder à l'analyse sans que toutes les conditions soient remplies.

La petite sœur de Jean. — J'admire votre désir, et avec de telles dispositions vous ne manquerez certainement pas de faire le bonheur de celui qui aura l'avantage de vous avoir comme épouse. Ayez un peu moins d'impatiences, moins de caprices, et un caractère un peu plus stable. Absence de prétention ; simplicité, mais un peu d'orgueil de vous-même ; cœur aimant et sensible ; forte imagination, mais vous en voyez le danger et vous la retenez ; esprit romanesque et aventureux ; jugement sain, clair et précis ; timidité ; obstination douce ; nature dévouée ; dédain de toute prétention mondaine ; volonté forte ; nature caressante et dévouée ; amour du confortable sans prodigalité ; extravagance et originalité ; ordre ; travaillante ; logicienne ; réalisatrice ; fougue ; élan.

Maud and E. — Ma chère Maud calmez votre imagination excitée, elle vous causera certainement quelques ennuis ; fantaisies ; originalité ; vanité ; audace ; résolutions très irrégulières ; nature convergente très peu disposée à se sacrifier pour autrui ; nature sensuelle ; malgré votre exaltation il reste encore de la lucidité d'esprit ; promptitude ; nature communicative ; logicien ; réalisateur ; vous tenez peu à l'argent presque de la prodigalité ; inattention ; distraction ; ruses ; dédain de toutes bassesses ; sans gêne ; orgueil de comparaison ; volonté faible ; susceptibilité incapable de se donner aucune direction.

M. L. L. — Exaltation ; enthousiasme ; manque de sang froid ; vous aimez à vous faire remarquer par des actes excentriques ; timidité ; peu disposé à se sacrifier pour les autres ; économie ; délicatesse ; sociabilité ; gaieté ; promptitude ; obstination douce ; nature sensible et aimante ; facile à influencer ; impressionnable ; ordre ; défiance ; franchise, mais ruses acquises par l'expérience ; un peu de coquetterie ; diplomatie ; susceptibilité ; vous voyez le danger de votre exaltation mentionnée plus haut et vous essayez de la contrôler.

Marquerite A. — Indécision ; manque de confiance en vous-même ; sujette aux découragements ; promptitude ; retenue de la pensée ; sans gêne ; absence de goûts artistiques ; orgueil excentrique ; pose ; extrême sensibilité ; nature convergente ; vivacité ; désordre ; caractère complexe ; manque de précision ; irrégularité de caractère et de résolu-

COLONIAL HOUSE

Square Philippe

Les nouvelles Marchandises pour l'Automne arrivent tous les jours.

Venez voir ou écrivez pour des échantillons.

Nous apportons une attention spéciale aux commandes par la malle.

HENRY MORGAN & CO.
MONTREAL

Une Lettre Importante de Port-Daniel, BAIE DES CHALEURS, P. Q.

M. J. M. LEBLANC, Marchand,
Guéri de la BRONCHITE par le

VIN MORIN "Créso-Phates"

Port-Daniel, Baie-des-Chaleurs, P. Q.
A. M. DR. ED. MORIN, Québec.

Je vous dois mille et une reconnaissances pour les bienfaits éprouvés par votre préparation magistrale, le VIN MORIN "CRÉSO-PHATES" : — Je souffrais, depuis plusieurs années, d'une Bronchite chronique qui me rendait parfois la vie bien pénible. De tous les remèdes essayés, pendant cette période, aucun n'avait pu produire l'effet désiré.

Je me procurai, un jour, quelques bouteilles de votre VIN MORIN "CRÉSO-PHATES." — J'avais lu dans les journaux un

grand nombre de cures opérées par cet excellent Touique et je voulus, à l'instar de tant d'autres, tenter un nouvel effort.

Dès les premières doses, je vis que j'avais trouvé le véritable remède. J'en continuai l'usage jusqu'à ce que cette Bronchite fut entièrement disparue.

Je suis marchand et garde au magasin cette préparation que je recommande et vends aux personnes bronchitiques ou souffrant de quelque affection pulmonaire.

Bien à vous,

J. M. LEBLANC.

Egayez votre Demeure

pendant l'hiver en plaçant des meubles neufs dans quelques-unes des chambres ou en faisant couvrir de nouveau vos vieux meubles. Notre étalage de meubles en nouveaux dessins est le plus beau du Canada, et nous vous invitons spécialement à examiner la qualité et les prix.

RENAUD, KING & PATTERSON,

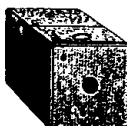
652 Rue Craig, - - 2442 Rue Ste-Catherine.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée— donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

IL FAUT DORMOL !!!



CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et n'importe que petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "developper", 1 set de directions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez la gagner facilement en vendant seulement 15 de plumes en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement empaquetée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite 124 Toronto.

tions ; caractère changeant se laissant facilement influencer ; absence de faste ; inaptitude aux lettres.

Clairrette. — Vous commencez avec ordre d'abord ; mais vous finissez toujours par la perdre par impatience ; caractère très irrégulier et original, vous n'agissez pas, vous ne pensez pas comme les autres ; absence de façons cérémonieuses et de préjugés ; partialité ; manque de réflexion ; timidité ; orgueil de comparaison ; logicien ; vous cachez votre pensée ; imagination trop mouvementée ; petites impatiences ; discrétion ; obstination ; volonté ferme ; prudence ; économie ; sensualité ; dévouement intéressé ; sensibilité ; ambition.

Paquerette du Mont. — Vous ne parviendrez jamais à changer d'écriture, si vous ne changez pas de caractère ; soyez plus douce plus affable et moins matérialiste et vous verrez que vous aurez une plus jolie écriture. Il est surprenant de rencontrer chez une personne du sexe faible, un caractère aussi viril, indécatesse ; esprit rétrograde ; nature personnelle ; très peu de douceur ; caractère ferme ; économie ; sensibilité ; culture de l'esprit ; amour ; franchise ; plutôt penseur que logicienne ; ordre ; portée à la contradiction et à dire votre manière de penser ; absence d'orgueil et de prétention ; simplicité ; raideur et irritabilité.

(Voir page 335)

Après des études longues et ardues et de nombreux essais, un de nos jeunes Canadiens-français, M. Chs.-O. Fortier a découvert un breuvage qui depuis trois ans a contribué, pour sa large part à améliorer la santé de nos familles. Ce breuvage est le célèbre Café-santé, composé avec les graminées les plus nutritives (blé, orge et avoine) et dont l'excellence comme la saveur sont connues de tous ceux qui en ont fait usage. Nous avons même acquis personnellement la certitude que des médecins éminents en faisaient un usage quotidien et c'est certainement un des meilleurs éloges que ce breuvage pouvait conquérir ! Personne ne peut nier qu'il a exactement rempli le but pour lequel on le destinait.

Il est d'une efficacité parfaite dans les cas de dyspepsie et les estomacs les plus faibles le conservent facilement. Pour les enfants, les convalescents et les vieillards, il n'y a rien qui puisse l'égaliser. Depuis trois ans que cette agréable préparation est sur le marché, son propriétaire se voit enfin récompensé par l'augmentation constante de la vente de sa préparation salutaire, ainsi que par le grand nombre de certificats, non sollicités qu'il a reçus des personnes reconnaissantes.

Nous osons espérer que nos aimables lectrices et lecteurs qui n'en ont pas encore fait usage s'empresseront de l'essayer au plus tôt, car ils trouveront certainement leur intérêt. Nous publierons chaque semaine des certificats des personnes bien connues attestant de l'efficacité de ce délicieux breuvage.

REMEDE NATUREL

La bronchite, la grippe, la consommation trouvent leur remède naturel dans le Baume Rhumal.



Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Rosemonde.—Orgueil de supériorité et d'excentricité ; pose ; vanité ; prétention ; exaltation ; timidité ; originale ; vivacité ; caractère peu changeant ; nature convergente et personnelle ; vous avez beaucoup confiance en vous-même ; obstination ; vivacité qui va jusqu'à l'emportement ; despotisme, mais plus en idée qu'en action ; légèreté d'esprit ; caractère encore enfant ; franchise ; nature sensuelle ; désordre ; politesse ; très impressionnable et susceptible ; portée à la jalousie ; vous n'aimez seulement que pour ce qui vous en revient ; sensibilité ; volonté faible et facile à influencer ; amour du confortable sans prodigalité ; jugement sain, malgré l'exaltation plus haut mentionnée.

Feuille d'Erable.—Absence d'orgueil et de prétention ; sensualité ; rudesse ; vivacité ; irritabilité ; nature très égale et nerveuse ; inaptitude aux lettres ; aucune ambition ; vie matérielle ; inattention, négligence ; désordre ; distraction ; absence de tous actes cérémonieux ; exaltation causant confusion d'idées ; discrétion ; sensibilité ; aime à être utile à autrui.

Une chinoise.—Après avoir jeté un coup d'œil sur les principaux signes, j'en suis venu à la signature et j'ai été surpris de voir que cette écriture était d'une femme ; car elle indique un caractère viril. Orgueil très prononcé ; vous exagérez la valeur de vos talents ou de votre position ; sensible aux honneurs ; gourmandise ; vie matérielle ; rien de sublime ; indécatesse ; trop forte imagination qui va jusqu'à l'exaltation ; ruses ; diplomatie ; esprit dominateur ; vous tenez beaucoup à vous faire écouter et à imposer vos idées ; excentrique ; volonté forte ; imprudence ; désordre ; esprit rétrograde ; mobilité d'impressions ; nature vive et irréflectie ; insouciance des détails ; amour du confortable ; vivacité qui va jusqu'à l'emportement.

Yeux noirs.—Inaptitude artistique ; crainte de se mettre de l'avant ; nature égoïste ; personnelle ; sans gêne ; économie de petits riens ; impatiente ; franchise ; communicative ; sensibilité ; jugement sain ; imagination pondérée ; vous manquez de confiance en vous-même ; pas de douceur à revendre ; caractère très changeant ; manque de prudence ; vous avez trop confiance au monde ; orgueil de comparaison ; talent ou position.

Pensive.—Goûts aristocratiques ; caractère encore jeune ; répulsion de tout mensonge grave ; vous dites votre manière de penser un peu brusquement et sans réflexion ; nature personnelle ; dédain de toute prétentions mondaine ; portée à la tristesse, mais en raison de votre volonté forte, vous réagissez sur cette inclination ; absence de préjugés et de formules ; sans gêne ; facilité à accueillir tout le monde et à se laisser approcher ; sensibilité et amour ; la belle vertu de douceur est une chose très secondaire chez vous ; sensualisme ; fougue ; élan ; confusion d'idée ; économie ; cerveau plus assimilateur que créateur ; agressivité ; résistance de défense ; obstination ; désordre ; inattention ; esprit aimant à conduire ; moquerie ; enthousiasme ; manque de sang froid.

Gri-chou indifférent.—Nature rayonnante ; cœur sensible ; impressionnable ; toujours prêt à se sacrifier pour le bon-



KODAKS — et — CAMERAS

Un grand assortiment de tout genre de

Marchandises Photographiques

Constamment en mains à des prix convenables. Nous

Développons et Imprimons
Pour les AMATEURS

Impressions "VELOX," une spécialité

Nous offrons en vente quelques CAMERAS de seconde main.

GEO BARRAT,

Marchand d'Appareils Photographiques,

2365, Rue Ste-Catherine - Montréal.

Les Débats

Journal populaire, ni vendu ni à vendre à aucune faction politique, paraissant le dimanche

Intéressante revue des événements politiques, artistiques, littéraires et financiers de la semaine, rédigée par les jeunes.

Abonnement : \$1.00 par an. Un excellent journal pour les lecteurs de la campagne.

Dans chaque localité, un agent pourra avec "Les Débats," se faire de bons revenus.

Les Débats, 21, rue St-Jacques, Montréal.

.. TEL. BELL 1387 ..

Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR
ET EN ARGENT...

Vieilles Argenteries Réparées et Replaquées.

PRIX MODÉRÉS.

40, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Une simple application de

COMME Du Dr. Adam

GUERIT LE MAL DE DENTS

Prix : 10 Cents.

En vente dans toutes les Pharmacies

Le Passe-Temps

est une superbe revue musicale, avec texte et musique qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour professeurs et élèves, 8 pages de texte et 18 pages de musique choisie ; musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, duos, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5 cents le numéro. Abonnement, \$1.50 par année. S'adresser à J.-E. Bélair, éditeur 58 rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.50 ; un numéro, 20 cts.

heur des autres ; peu attaché aux plaisirs de la terre ; originalité ; nature mélancolique, manquant de confiance en vous-même ; jugement sain et clair ; imagination pondérée ; simplicité à la bonne franquette ; orgueil de comparaison ; un peu de ténacité et d'obstination ; caractère expansif ; absence de ces vivacités de ces impatiences si communes à votre sexe ; aversion de l'étiquette ; lucidité d'esprit ; franchise ; économie modérée ; constance ; manque de précision.

Serguis.—Esprit de lutte ; décisions promptes ; énergie ; sensuel ; satisfait de votre position ; vous vous présentez hardiment ; orgueil de vous-même ; nature dévouée ; volonté forte ; défiance ; goûts artistiques ; aptitude aux lettres ; plus déductif qu'intuitif ; réalisateur ; positif ; esprit rétrograde ; ambition ; esprit dominateur, vous tenez à vous faire écouter ; équité ; agressivité ; mélange de ruse et de franchise, de retenue de la pensée et d'expansion ; diplomatie ; esprit romanesque, enthousiaste ; causant parfois confusion d'idées ; irrégularité d'humeur et de résolutions ; économie ; jugement sain qui résiste aux écarts de l'enthousiasme ; cœur aimant et sensible ; absence de prétention mondaine ; aversion de l'étiquette et du formalisme ; discrétion ; bonté du cœur, mais la tête est là qui gouverne, nature à allure libre.

Zoé Laura.—Délicatesse ; politesse ; aucunement attachée aux jouissances de la terre ; jugement sain, vue nette des choses ; ouverture d'âme ; franchise ; caractère toujours au même niveau ; ordre ; prudence ; constance ; absence d'ambition et d'orgueil ; aucune prétention ; nature humble et soumise ; sensibilité ; amour ; nature personnelle ; imagination pondérée ; quelques petites impatiences ; loyauté et amour du vrai ; dédain de la flatterie et de la bassesse ; aimant le confortable, sans trop de prodigalité.

Henri de ami.—Absence d'orgueil et de prétention ; culture d'esprit ; homme positif et pratique ; connaissant la valeur du temps ; nature douce et affable ; sympathique ; cependant très prompt ; forte gourmandise et matérialisme ; simplicité de manière ; dédain de tous actes cérémonieux ; volonté forte ; prudence ; ordre ; extravagance ; bizarrerie ; imagination trop forte, trop mouvementée ; vous en voyez le danger et vous la contrôlez ; ruses ; plus logicien que penseur ; discrétion ; retenue de la pensée ; délicatesse ; facilité à accueillir tout le monde et à se laisser approcher ; ténacité ; aptitudes aux lettres et aux mathématiques ; caractère irrégulier.

Rose effeuillée.—De la poésie et pas de signature ; conséquence ; résultat incomplet et incertain. Cependant, pour vous êtes agréable, je vous dirai : grande timidité ; prudence extrême ; nature peu disposée à se sacrifier pour le bonheur d'autrui ; orgueil de vous-même ; impatience ; nature sensuelle ; cœur aimant et sensible ; économie ; ténacité ; ordre.

P. O. N...

(A suivre)

EFFET PRECIEUX

Le Baume Rhumal délivre les enfants de la coqueluche.

**Vous êtes Crevé,
Vous Souffrez.**

La Cie de Montréal, pour la guérison des ruptures, vous guérira permanentement.

"M. J.-Bte Audet, Agé de 61 ans, sacristain à Laprairie, souffrait d'une hernie double depuis 10 ans, la Cie l'a complètement guéri."

Entrevues par onnelles et informations données par correspondances.

129c, RUE RACHEL
(Coin Ch. Amherst)
MONTREAL.

Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou exigé avant votre complète guérison.

CONSEIL D'AMIS

Pendant cette période de l'année si dangereuse pour la santé des petits enfants, servez-vous du Petit Collier Electrique ou Dr Pouget pour la dentition. Le Collier et une bouteille de sirop, le tout 50 cents. En vente dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-CANADIEN
162, RUE ST-DENIS

..HOTEL BELLEVUE..
VARENNES

Le plus beau site des environs de Montréal. Communications faciles par bateaux et chemin de fer de la Rive Sud. Ameublement neuf. Cuisine de première classe. Le confort du chez soi. Pensionnaires à la semaine ou au mois. Prix modérés. Commodément situé, sur le bord du fleuve, l'Hôte Bellevue est certainement l'endroit qui convient pour passer la saison des chaleurs. Pêche, canotage, etc. Pour plus d'informations, s'adresser :

DAME VE TÉTRAULT
PROPRIÉTAIRE.

HOTEL ST. JAMES
THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET FREE DU C.P.R. Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
107 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la puissance

L. A. BERNAFD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal

Pour le Traitement et la Guérison de
L'OBÉSITÉ



FUCUS-PHYTOLACCA SAUTER

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1 25 LA BOITE
(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

TEL. BELL EST 848.

Dr Jos. Versailles, L. D. S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
No 393, rue Rachel
COIN ST-DENIS
MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

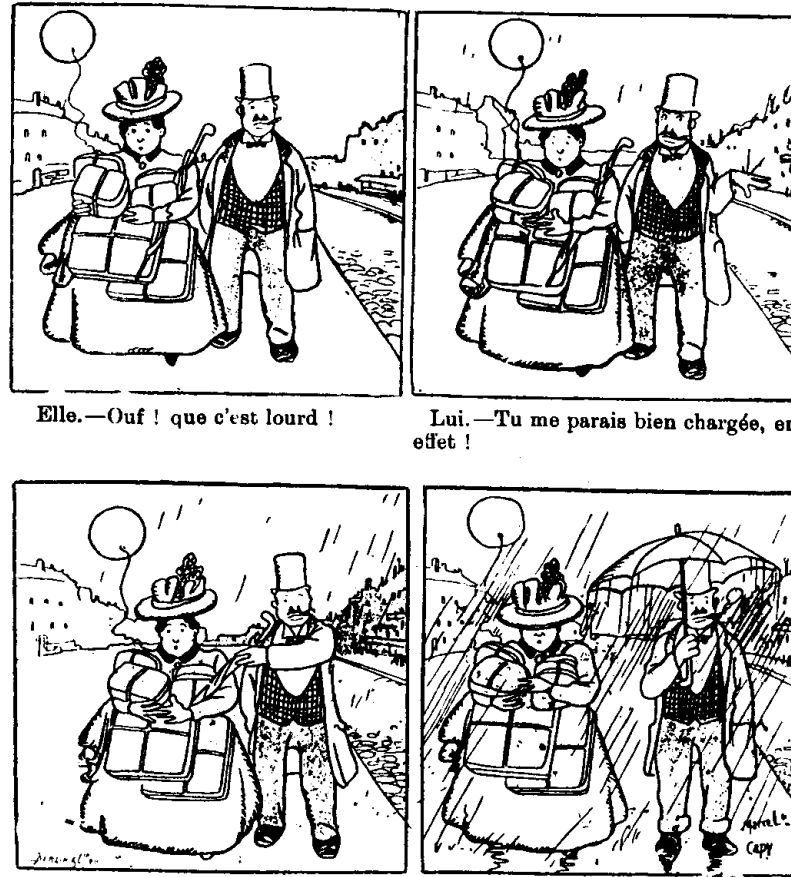


HOTEL RICHELIEU
Nouveau propriétaire
L. A. COTÉ
Ex-Gérant de L'HOTEL RIENDEAU

L'Hôtel a été restauré. Il y aura une direction sans reproche. Excellente cuisine et chambres confortables. Prix populaires.

34226

EGOISME



Elle.—Ouf ! que c'est lourd ! Lui.—Tu me parais bien chargée, en effet !

Lui.—Donne-moi ton parapluie, ça te débarrassera toujours, tu ne peux pas porter tout ce diable ! Lui.—Tu vois. Je ne demande qu'à te faire plaisir, ma chérie !

LIBRAIRIE FAUCHILLE, 1712, rue Ste-Catherine, Montréal.

Vient de recevoir de Paris les dernières nouveautés suivantes : 20 Femmes, par Lorrain, 55c ; Léa, Frédérique, Marcel Prévoist, 90c ; L'Or Sanglant, La fleur de jote, Daniel Le sueur, 90c ; La femme dans la famille, baronne de Hauffe, 90c ; Demi-volupté, René Maizeroy, 90c ; La courtisane de Memphis, P. Castanier, 90c ; Drames de famille, l'Ecran, P. Bourget, 90c ; Sinorix, E. Hugny, 90c ; Zoby, Henri Gréville, 90c ; 40 ans de théâtre, P. Sarcey, 90c ; Toujours en main La Clé des Songes. Le Guide des Amants. Le Secrétaire des Amoureux, l'Art de tirer les cartes, La Graphologie, Piron, etc. Le salon de 1900, Les femmes galantes No 7, La Grande Vie No 10 à 20 cents le No. L'Exposition de 1900, 15 cents le No. Toute commande exécuté promptement.

Dr J. G. A. Gendreau
CHIRURGIEN-DENTISTE
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
Heures de consultations : de 9 a. m. à 6 p. m.
Tel. Bell : Main 2818.

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITEUR EN UN SEUL BOUTEILLE D'USAGE A \$2.00. GRATIS, par l'entremise de l'Agence au Canada, M. J. HART, 1700, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à : Dr R. H. KLINE, Ltd., 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871.



GRATIS Nous donnons gratuitement nos magnifiques solennités aux personnes qui nous ont adressé deux lettres de remerciement pour nos épingles ornées de pierres à 15c. Chaque lettre doit être accompagnée de deux épingles, caisse en bois, carton à jour et double enveloppe avec protection et agrafes. Nous n'exigeons pas d'argent d'avance. Si nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir ce magnifique cadeau, tous frais payés. GILFILL COMPANY, Boîte LM Toronto, Canada.

L'ORIGINAL, ONT., 2 JUILLET 1900.
A LA CAFÉSANTÉ CO.



MESSEURS :


Pour les mères qui nourrissent, le Cafésanté Fortier ne saurait être trop hautement recommandé, car c'est sans contredit le plus puissant tonique du siècle.

Espérant que votre précieuse préparation fera pour beaucoup d'autres personnes ce qu'elle a fait pour moi.

Je demeure votre toute dévouée,
MME H. P. LAURIE.

En vente par tous les pharmaciens et épiciers.

J-A-DUMAS



Photographe
112 Rue Vitre
Coin St-Laurent
MONTREAL.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 5 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro quinze centimes. Abonnements : Un an franc, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

GEORGINE

VALE DE SALON.

J. A. GUSTAVE DELFOSSE.

Temps de valse

The musical score is presented in two systems, each with a piano part and a violin part. The piano part is written in a grand staff (treble and bass clefs) with a key signature of one flat (B-flat) and a 3/4 time signature. The violin part is written in a single staff with a treble clef and a key signature of one flat. The score includes various musical notations such as dynamics (f, mf, p, rall), articulation (accents), and phrasing (slurs, breath marks). The first system of the piano part begins with a forte (f) dynamic and a 3/4 time signature. The second system of the piano part includes a piano (p) dynamic. The violin part features several triplet markings and slurs. The overall structure is that of a waltz, as indicated by the tempo marking 'Temps de valse'.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music includes a melodic line in the treble and a bass line with chords. A *rit.* (ritardando) marking is present in the second measure.

Second system of musical notation, continuing the piece with similar melodic and harmonic structures.

Third system of musical notation, featuring a *p* (piano) dynamic marking in the first measure and a *mf* (mezzo-forte) marking in the fifth measure.

Fourth system of musical notation, showing a continuation of the melodic and harmonic themes.

Fifth system of musical notation, featuring a melodic line with a trill-like figure in the treble.

Sixth system of musical notation, concluding the piece with a melodic line in the treble and a bass line.

First system of musical notation, consisting of a treble and bass staff. The treble staff features a melodic line with various ornaments and slurs. The bass staff provides a harmonic accompaniment with chords and single notes.

Second system of musical notation, continuing the piece. The treble staff has a more active melodic line with slurs and ornaments. The bass staff continues with a steady accompaniment.

Third system of musical notation. The treble staff shows a melodic line with some triplet-like figures. The bass staff has a consistent accompaniment.

Fourth system of musical notation. The treble staff has a melodic line with some grace notes. The bass staff continues with a steady accompaniment.

Fifth system of musical notation. Dynamic markings *p* and *mf* are present. The treble staff has a melodic line with slurs. The bass staff has a steady accompaniment.

Sixth system of musical notation. Dynamic markings *pf*, *f*, *mf*, and *f* are present. The treble staff has a melodic line with slurs. The bass staff has a steady accompaniment. The system ends with a fermata over a chord.

LISEZ

LE MONDE ILLUSTRÉ

LE
DOYEN
DES
ILLUSTRÉS
FRANÇAIS
DU
CANADA

LITTÉRATURE

GRAVURE

SCIENCE

MUSIQUE



IL PUBLIE LES OEUVRES DES PRINCIPAUX
ÉCRIVAINS ET DESSINATEURS
DE NOTRE RACE

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

— Vous irez à Shorncliffe avec ma mère, dit Clément Austin dans la soirée qui suivit sa conversation avec la veuve, vous irez avec elle, Marguerite, sous prétexte d'un petit voyage d'agrément. Une fois arrivés nous nous arrangerons pour avoir une entrevue avec M. Dunbar. Il est prisonnier à Maudeley-Abbey où le retiennent les suites de l'accident de l'autre jour, mais M. Balderby dit qu'il n'est pas assez malade pour refuser de recevoir ses visiteurs. Nous pourrions donc comploter une entrevue entre vous et lui. Vous tenez toujours à votre premier projet, vous désirez toujours voir Henri Dunbar ?

— Oui, répondit Marguerite réfléchissant. Je veux le voir. Je veux regarder face à face l'homme que je crois être le meurtrier de mon père. Je ne sais pas comment cela se fait, mais cette idée domine en moi depuis que j'ai appris ce terrible voyage à Winchester, depuis que j'ai été informée que mon père avait été assassiné en voyageant avec Henri Dunbar. Il se peut, comme vous le dites, qu'il soit plus prudent de veiller et d'attendre de peur de donner l'alarme à cet homme. Mais je ne me sens pas capable d'être prudente. Je veux le voir. Je veux le regarder en face et voir s'il osera soutenir mon regard.

— Vous le verrez donc, ma chère amie. L'instinct d'une femme vaut quelquefois mieux que toute la sagesse d'un homme. Vous verrez Henri Dunbar. Je sais que mon ancien ami de collège, Arthur Lovel, m'aidera de cœur et d'âme. Je suis retourné chez les agents de Scotland-Yard et je leur ai raconté minutieusement la scène qui s'est passée à Saint-Botolph-Lane, mais ils se sont contentés de hausser les épaules en disant que cela était étrange, mais que cela ne suffisait pas pour agir. Arthur peut nous aider mieux que personne, car il a assisté à l'enquête et à l'interrogatoire des témoins à Winchester.

Si Marguerite Wilmot et Clément Austin eussent eu un autre projet en tête que celui qui les conduisait dans le comté de Warwick, le voyage à Shorncliffe aurait pu être très agréable pour eux.

Pour Marguerite, assise commodément dans le coin d'un wagon de première classe et ayant à ses ordres l'homme qu'elle aimait, ce voyage eut du moins le charme de la nouveauté. Jusqu'à cette époque ses voyages n'avaient été que de longs et ennuyeux pèlerinages dans des wagons de troisième classe à courants d'air, à voisins bruyants et où l'atmosphère était saturée des parfums nauséabonds de toutes sortes de spiritueux.

Son existence avait été pénible et constamment assombrie par le voile épais de la honte. C'était chose nouvelle pour elle que d'être tranquillement assise à regarder les prairies, les villas aux murs blancs scintillant dans le lointain, les bosquets épars çà et là, les villages et les eaux bleues qui miroitaient au soleil d'hiver. C'était chose nouvelle pour elle d'être aimée par des personnes dont l'esprit n'était pas aigri par les souvenirs amers de l'injure et du crime. C'était chose nouvelle pour elle d'entendre des voix douces, des paroles tendres et de respirer l'air pur et serein qui entoure ceux qui mènent l'existence vertueuse de gens ayant la crainte de Dieu.

Mais il est rare que là où brille le soleil l'ombre n'existe pas. L'ombre qui pesait actuellement sur la vie de Marguerite était celle de la tâche prochaine... cette horrible tâche qu'il fallait remplir avant qu'elle pût remercier Dieu de ses bontés et être heureuse.

Le train de Londres arriva à Shorncliffe de bonne heure dans l'après-midi. Clément Austin loua un vieux fiacre vermoulu et conduisit ses compagnes au vieil hôtel du *Grand-Cerf*.

Le *Grand-Cerf* était un hôtel confortable et disposé à l'antique. Il avait joui d'une très grande renommée à l'époque des diligences ; on entrait dans l'hôtellerie par un grand portail massif sous lequel avaient jadis passé triomphalement les voitures publiques ayant nom les Rapides et les Electriques.

La maison était vieille et spacieuse avec de longs corridors, de larges escaliers, de grandes rampes en chêne poli et des marches usées par le frottement. Les chambres étaient vastes et hautes, et leurs fenêtres bombées étaient si brillantes de propreté qu'elles donnaient le frisson par ce temps de février et amenaient les esprits vulgaires à s'imaginer qu'un peu de boue ou de fumée les ferait paraître plus chaudes et plus confortables. A coup sûr, si on pouvait reprocher quelque chose au *Grand-Cerf* c'était d'être trop propre. Tout y était luisant de propreté depuis les housses des fauteuils nouvellement calandrées jusqu'à la caisse à charbon en cuivre qui brillait à côté des chenêts étincelants. Il y avait dans les chambres à coucher de vagues odeurs de savon que la lavande ne pouvait chasser. Il y avait des effluves de vitriol tout autour des objets en cuivre très abondants au *Grand-Cerf*, et s'il existe des ornements qui soient plus que d'autres à même de faire srelotter, à coup sûr les ornements en cuivre parfaitement polis sont du nombre.

Il n'était, s'il fallait en croire le maître d'hôtel, pas de plat inventé par un cuisinier mortel que le voyageur installé au *Grand-Cerf* ne pût avoir, mais quelles que fussent les idées ambitieuses du susdit voyageur au sujet de son dîner, elles aboutissaient toujours de manière ou d'autre à la commande d'un poulet, d'une tranche de jambon frit, de quelques côtelettes et d'une tarte. En certains jours particuliers il était possible de trouver au *Grand-Cerf* plusieurs espèces de poissons, mais il était rare que le voyageur eût la chance d'arriver au bon moment.

Clément Austin installa Marguerite et la veuve dans un salon où quarante personnes environ se fussent trouvées très à leur aise. La fenêtre en saillie était assez grande pour que toute une petite famille y prit place, et ce fut là que mistress Austin s'assit pendant que le maître d'hôtel s'escrimait auprès d'un feu qui ne voulait pas brûler et refusait de reconnaître que la grille était humide.

Clément eut à subir la petite comédie d'habitude relativement à la commande du dîner et finit naturellement par le poulet traditionnelle et les côtelettes.

— Je n'ai plus ce vigoureux appétit que j'avais il y a quinze ans, monsieur Gilot, dit-il à l'hôtelier, alors que ma mère qui est là-bas et qui n'a pas vieilli de quinze jours en ces quinze ans... que Dieu la bénisse, cette bonne mère ! venait me voir à la pension sur la route de Lisford et me donnait à dîner dans cette chère vieille chambre. Je trouvais à cette époque que vos côtelettes étaient le plus fin régal que pût apprêter un cuisinier terrestre, M. Gilot, et cette chambre me semblait ce qu'il avait de mieux au monde. Vous connaissez M. Lovel, M. Arthur Lovel ?

— Oui, monsieur, et c'est un bien charmant jeune homme.

— Il est établi à Shorncliffe, je suppose ?

— Je crois que oui, monsieur. Il avait été question de son départ pour l'Inde en qualité d'employé du gouvernement ou de quelque chose de ce genre, monsieur, mais j'ai entendu dire que c'était rompu et que M. Arthur allait s'associer avec son père. On prétend que c'est un homme de loi très habile que ce jeune homme.

— Tant mieux, répondit Clément, car j'ai à le consulter pour une petite affaire. A bientôt, mère. Ayez soin de Marguerite, et mettez-vous à votre aise aussi bien que vous le pourrez. Je crois que le feu brûlera maintenant, M. Gilot. Je ne m'absenterai pas plus d'une heure. Je viendrai vous prendre pour faire une petite promenade avant le dîner. Que Dieu vous bénisse, ma pauvre Marguerite ! murmura Clément à l'oreille de la jeune fille qui le suivit jusqu'à la porte et le regarda descendre l'escalier avec inquiétude.

Mistress Austin avait eu autrefois des vues ambitieuses relativement à la perspective matrimoniale de son fils, mais elle y avait renoncé complètement aussitôt qu'elle s'était aperçue qu'il était décidé à prendre pour femme Marguerite Wilmot. La bonne mère avait fait ce sacrifice volontairement et sans se plaindre, comme elle aurait fait tout autre sacrifice pour son fils unique tendrement aimé, et son dévouement eut sa récompense, car Marguerite, cette jeune fille sans argent, sans amis, lui était devenue très chère. C'était pour elle une fille qui lui était attachée non pas légalement, mais par les doux liens de la reconnaissance et de l'affection.

— J'étais une vieille folle si naïve, ma chère enfant, dit la veuve à Marguerite pendant qu'elles regardaient dans la rue tranquille par la fenêtre bombée, j'avais des idées si mondaines que je voulais faire épouser à Clément quelque femme riche, afin d'avoir quelque pimbêche de belle-fille qui aurait méprisé la mère de son mari, éloigné mon enfant de moi et rendu ma vieillesse malheureuse. Voilà ce que je voulais, Margot, et ce que j'aurais eu peut-être si Clément n'eût été plus sage que sa vieille mère. Et, grâce à lui, j'ai la plus douce, la plus franche, la plus radieuse jeune fille qui ait jamais existé. Pourtant, vous n'êtes pas aujourd'hui aussi radieuse que d'habitude, Marguerite, ajouta mistress Austin d'un ton pensif, vous n'avez pas souri une seule fois de toute la matinée, et on dirait que quelque chose vous préoccupe.

— J'ai songé à mon pauvre père, répondit tranquillement Marguerite.

— Sans doute, ma chère, et j'aurais bien dû le deviner, mon pauvre cher cœur. Je sais combien ces pensées-là vous affligent toujours.

Clément Austin n'était pas venu à Shorncliffe depuis trois ans. Il avait visité Maudeley-Abbey plusieurs fois pendant la vie de Perceval Dunbar, car il avait été le favori du vieillard, et il avait passé quatre ans dans une pension tenue par un pasteur de l'église d'Angleterre sur la route de Lisford.

La ville de Shorncliffe était donc familière à Clément Austin, et il ne regarda ni à droite ni à gauche en se dirigeant vers l'arche de l'église auprès de laquelle était située la maison de M. Lovel.

Il y trouva Arthur qui fut charmé de revoir son vieux camarade. Les deux jeunes hommes se rendirent dans une jolie petite chambre à panneaux en boiserie avant vue sur le jardin, qu'Arthur Lovel appelait son cabinet, et là ils s'assèrent plus d'une heure à discuter sur les circonstances du meurtre de Winchester et sur la conduite de M. Dunbar depuis cet événement.

Pendant cet entrevue, Clément Austin s'aperçut très bien que Arthur Lovel en était arrivé à la même conclusion que lui, quoique le jeune avoué ne fût pas pressé d'exprimer son opinion.

— Je ne puis me faire à une pareille idée, dit-il, je connais Laure Dunbar, la comtesse de Haughton, veux-je dire, et c'est trop horrible pour moi que de m'imaginer que son père est coupable de ce crime. Quels seraient les sentiments de cette innocente jeune femme s'il en était ainsi, et si le crime de son père allait être prouvé ?

— Oui, ce serait évidemment terrible pour lady Haughton, répondit Clément Austin, mais cette considération ne doit pas empêcher la justice de suivre son cours. Je crois que la position de cet homme a été comme un bouclier derrière lequel il s'est abrité depuis le commencement. Le public a regardé comme une chose presque impossible que Henri Dunbar eût commis un crime, tout en se montrant fort empressé cependant à accuser de cette inquiétude quelque malheureux vagabond.

Arthur Lovel dit à Clément Austin que le banquier était toujours à Maudeley, où le retenait prisonnier sa jambe cassée en voie de lente guérison.

M. Dunbar avait exprimé le désir de partir pour l'étranger malgré sa blessure, et n'avait renoncé à son projet de voyager n'importe comment, d'un endroit à un autre, que lorsqu'on lui avait déclaré qu'il pourrait rester boiteux toute sa vie s'il commettait une pareille imprudence.

« Soyez calme, soumettez-vous à toutes les nécessités de votre accident et vous serez bientôt guéri, avait dit le chirurgien à son malade. Si vous essayez de hâter l'œuvre de la nature, vous vous repentirez de votre impatience jusqu'à votre dernière heure. »

Henri Dunbar s'était donc vu forcé de se soumettre aux décrets du sort et de rester couché jour et nuit sur son lit, dans sa chambre à tapis, regardant le feu ou la figure de son valet, allongé dans un grand fauteuil auprès du foyer, ou écoutant les cendres qui tombaient de la grille et le gémissement du vent d'hiver à travers les branches dénudées des ormeaux.

Le banquier se rétablissait de jour en jour, au dire d'Arthur Lovel. Ses domestiques pouvaient le transporter d'une chambre dans l'autre ; on avait fabriqué pour lui une paire de béquilles, mais il n'avait pas encore pu les essayer. Il était obligé de se contenter de rester assis dans un fauteuil, où on l'installait avec des couvertures et une peau de léopard sur les jambes. Aucun homme ne pouvait être plus complètement prisonnier que ne l'était devenu celui-ci par ce fatal accident de chemin de fer.

« La Providence l'a mis en mon pouvoir, dit Marguerite lorsque Clément lui répéta ce qu'il avait appris d'Arthur Lovel ; la Providence a mis cet homme en mon pouvoir, car il ne peut plus échapper, et, entouré de ses serviteurs, il n'osera pas refuser de me voir ; il ne sera certainement pas assez imprudent pour laisser percer la terreur que je lui inspire. »

— Et s'il refuse ?

— S'il refuse ? j'inventerai quelque stratagème à l'aide duquel j'arriverai jusqu'à lui. Mais il ne refusera pas. En voyant que je suis assez résolue pour le suivre jusqu'ici, il ne refusera pas de me voir. »

Cette conversation eut lieu pendant une courte promenade que firent les amants à la tombée de la nuit d'hiver, tandis que mistress Austin passait à côté du feu l'agréable demi-heure qui précéda le dîner.

XLV

CE QUI ARRIVA A MAUDELEY-ABBEY

Le lendemain de bonne heure Clément Austin se rendit à Maudeley-Abbey, pour y obtenir tous les renseignements qui devaient faciliter l'exécution du grand projet de Marguerite. Il s'arrêta à la porte de la loge principale. La femme qui la gardait était une vieille servante de la famille Dunbar, et avait connu Clément Austin au temps où Perceval Dunbar était encore en vie. Elle l'accueillit cordialement et il n'eût aucune difficulté de la faire causer au sujet de Henri Dunbar.

Elle lui raconta bien des choses. Elle lui dit que le maître actuel de Maudeley-Abbey n'avait jamais été aimé et ne le serait jamais ; car ses manières roides et réservées ressemblaient si peu à nature facile et affable de son père, que les gents établissaient constamment la comparaison entre le mort et le vivant.

Telle est, en quelques mots, la substance de ce que la bonne femme mit longtemps à raconter. Mistress Grumbleton donna à Clément toutes les informations qu'il voulait sur les mouvements journaliers du banquier à l'époque actuelle. Henri Dunbar avait en ce moment l'habitude de se lever vers deux heures de l'après-midi, et se faisait porter de sa chambre à coucher dans son salon, où il restait jusqu'à sept ou huit heures du soir. Il n'avait pas de visiteurs, excepté le chirurgien, M. Daphney, qui habitait l'abbaye, et un gentleman nommé Vernon qui avait acheté Vert-Cottage, auprès de Lisford, et qui était de temps en temps admis dans le salon de M. Dunbar.

C'était là tout ce que voulait savoir Clément Austin. Assurément il serait possible, avec un peu d'habileté, de prendre le banquier à l'improviste et d'amener l'entrevue si longtemps retardée entre lui et Marguerite Wilmot.

Clément retourna au *Grand-Cerf*, eut une courte conversation avec Marguerite et prit tous ses arrangements.

A quatre heures de l'après-midi, miss Wilmot et son prétendu quittèrent le *Grand-Cerf* en cabriolet, et, à cinq heures moins un quart, le véhicule s'arrêta aux portes de la loge.

« Je vais entrer dans la maison, dit Marguerite ; mon arrivée n'éveillera pas autant l'attention. Mais je puis être retenue pendant quelque temps, Clément. Je vous en prie, ne m'attendez pas. Votre chère mère s'alarmerait si vous étiez très longtemps absent. Retournez auprès d'elle et renvoyez-moi le cabriolet. »

— Pas du tout, Marguerite. Je vous attendrai, si longue que soit votre entrevue. Croyez-vous que mon cœur ne soit pas aussi vivement intéressé que le vôtre à tout ce qui peut influencer sur votre destinée. Je n'irai pas avec vous dans l'abbaye, car il vaut tout autant que Henri Dunbar ignore ma présence dans le voisinage. Je vais me promener de long en large par ici et je vous attendrai.

— Mais il peut se faire que vous ayez longtemps à attendre, Clément.

— Peu importe. J'aurai de la patience et je ne me sens pas la force de m'en retourner à Shorncliffe en vous laissant ici, ma Marguerite. »

Ils étaient debout devant les grandes grilles de fer au moment où Clément disait ceci. Il serra la main froide de Marguerite qu'il sentit glacée même à travers le gant qui la recouvrait, puis il sonna. Elle le regarda tandis que la porte s'ouvrait. Elle se tourna vers lui et lui lança un coup d'œil étrangement sérieux au moment de franchir la limite de l'habitation de Henri Dunbar, et ensuite elle s'achemina lentement le long de la grande avenue.

Ce dernier regard avait montré à Clément Austin une figure pâle et résolue, quelque chose comme la physionomie d'une belle et jeune martyre allant tranquillement au bûcher.

Il s'éloigna des portes et elles se fermèrent derrière lui avec un bruit retentissant. Ensuite, il revint sur ses pas et regarda la forme de Marguerite qui devenait de moins en moins visible au milieu des ombres du soir à mesure qu'elle approchait de l'abbaye. Une faible lueur rouge était projetée par le foyer sur l'allée carrossière qui passait devant les fenêtres des appartements de M. Dunbar, et il y avait un valet de pied qui prenait l'air sous le porche qu'éclairait la lampe suspendue dans le vestibule situé derrière le domestique.

« Je ne suppose pas que j'aurai bien longtemps à attendre ma pauvre chère aimée, se dit Clément en quittant les portes et arpentant avec rapidité le grand chemin. Henri Dunbar est un homme résolu. Il refusera de la voir aujourd'hui comme il a déjà refusé tant de fois. »

Marguerite trouva le valet de pied adossé à l'un des piliers de porche gothique, et contemplant d'un air pensif, tout en maniant un curedent en or, la lueur décroissante du jour jaune et rouge derrière les troncs bruns des ormeaux.

La vue de la porte ouverte du vestibule et de ce valet de pied languissant qui flânait sous le porche, suggéra tout à coup une idée nouvelle à Marguerite Wilmot. Ne serait-il pas possible de passer sans bruit à côté de cet homme, et de se diriger vers les appartements de M. Dunbar sans être arrêtée ni questionnée ?

Clément lui avait montré du doigt les fenêtres des appartements occupés par le banquier. Ces appartements étaient à gauche en entrant dans le vestibule. Il ne lui serait pas impossible de découvrir la porte qui y menait. Il faisait sombre ; elle était très simplement vêtue et portait un chapeau de paille noire et un voile rabattu sur sa figure. A coup sûr elle pourrait tromper ce nonchalant valet en affectant d'être une habituée de la maison, dont le personnel était évidemment très nombreux.

Dans ce cas, elle n'avait certainement pas le droit de se présenter à la porte principale ; mais avant que le valet fût revenu de l'indignation produite par l'impertinence dont elle faisait preuve, elle glisserait rapidement devant lui et arriverait à la porte de ces appartements, où le banquier cachait lui et son crime.

Marguerite s'arrêta un moment dans l'avenue, épianant l'occasion favorable pour faire cette tentative. Elle attendit cinq minutes environ.

La courbe que décrivait l'avenue la déroba presque complètement aux yeux du valet, qui ne dirigea pas ses regards vers l'endroit où elle était debout.

Une volée de grolles traversa tout à coup l'espace au-dessus de sa tête, criant et caquetant comme si elles eussent été une brigade de pompiers ornithologiques accourant pour éteindre les flammes de quelque gîte à grolles dans le lointain.

Le valet qui souffrait vivement de cette maladie, qui consiste à ne savoir que faire de sa personne, sortit du porche et se planta au milieu de l'allée carrossière en tournant le dos à Marguerite pour suivre de l'œil le vol des oiseaux.

Ce fut là l'occasion désirée. La jeune fille s'élança vers la porte avec légèreté, et son pas fit si peu de bruit sur le gravier de l'allée, que le valet n'entendit rien jusqu'au moment où elle atteignit le porche. Là, le bas de la robe de Marguerite, en frôlant les piliers, tira le flâneur de son espèce d'extase ou de rêverie.

Il pivota rapidement sur lui-même et regarda, tout étonné, la forme qui disparaissait sous le porche.

« Oh hé ! là-bas, jeune femme, s'écria-t-il sans bouger de son poste, où allez-vous ainsi ? Qu'est-ce que c'est que cette manière de pénétrer dans la maison par cette entrée ? Ne savez-vous donc pas quelle différence il y a entre le vestibule et la porte des domestiques ? »

Mais le languissant serviteur prêchait au vent. La main de Marguerite se posait sur le bouton massif de la porte ouvrant à gauche du vestibule, avant que le valet lui eût adressé sa dernière question.

Il écouta pour entendre les paroles d'excuses de la jeune femme ; mais, n'entendant rien, il en conclut qu'elle avait trouvé son chemin vers l'office, où elle avait probablement quelque chose à faire avec l'une des femmes employées dans la maison.

« Une couturière, je pense, dit le valet ; ces jeunes filles dépensent tous leurs gages à s'acheter de beaux falbalas, au lieu de se conduire comme de respectables femmes et d'économiser en attendant qu'elles puissent s'établir à leur compte avec un homme de leur choix. »

Il bâilla et continua à regarder les grolles sans s'inquiéter plus longtemps de l'impertinente jeune personne, qui avait osé se présenter à la grande entrée.

Marguerite ouvrit la porte et entra dans la chambre située à côté du vestibule.

C'était un bel appartement rempli de livres du parquet au plafond ; mais il était complètement désert, et il n'y avait pas même de feu dans la grille. La jeune fille releva son voile et regarda autour d'elle. Elle était très pâle alors et tremblait violemment ; mais elle domina son imagination par un grand effort et elle s'achemina vers la chambre voisine.

La seconde chambre était vide comme la première, mais la porte qui la séparait de la troisième était toute grande ouverte, et Marguerite vit la lueur du foyer briller sur la tapisserie fanée, et se réfléchir sur l'ameublement en chêne poli. Elle entendit le bruit faible des cendres légères qui tombaient du foyer et le ronflement d'un chien.

Elle comprit que l'homme qu'elle avait cherché, et qu'elle avait cherché si longtemps sans résultat, était dans cette chambre et seul, car il n'y avait aucun murmure de voix, aucun bruit dans l'appartement. Ce moment, que Marguerite Wilmot avait regardé comme la grande crise de sa vie, était enfin venu. Son courage l'abandonna tout à coup, et le cœur lui fit défaut sur le seuil même de cette chambre où elle allait se trouver face à face avec Henri Dunbar.

« Le meurtrier de mon père, songea-t-elle ; l'homme dont l'influence a gâté la vie de mon père et l'a fait ce qu'il était ; l'homme par la coupable insouciance du-

quel mon père a mené l'existence horrible qui l'avait si peu préparé à la mort ; l'homme qui, sachant cela, a envoyé sa victime devant un Dieu offensé, sans même lui donner le temps de murmurer une seule prière. Je vais me trouver face à face avec lui."

Sa respiration était oppressée ; et tout dans la chambre, éclairée par la lueur du foyer, dansait devant ses yeux lorsqu'elle en franchit le seuil et pénétra dans cet appartement où Henri Dunbar était seul et assis devant le feu.

Il était enveloppé dans des couvertures très épaisses en laine rouge et la peau de léopard était enroulée autour de ses genoux. Un chien de la race des bouledogues reposait aux pieds du banquier à moitié caché par les plis de la fourrure. La tête de Henri Dunbar était abaissée vers le feu, et il était plongé dans une espèce d'assoupissement lorsque Marguerite Wilmot apparut dans la chambre.

Il y avait une chaise innocuée en face du fauteuil sur lequel était assis le banquier. Cette chaise, en chêne sculpté, était façonnée à l'antique et avait un dossier élevé contre lequel s'appuyaient des coussins en maroquin. Marguerite s'approcha doucement de cette chaise et posa sa main sur le dossier ; son pas fut assourdi par l'épais tapis de Turquie. Le banquier ne fut pas tiré de son assoupissement et le chien lui-même continua à dormir.

" M. Dunbar ! s'écria Marguerite d'une voix claire et résolue, éveillez-vous ; c'est moi, Marguerite Wilmot, la fille de l'homme qui fut assassiné dans le bosquet près de Winchester."

Le chien s'éveilla et se mit à aboyer. L'homme releva la tête et la regarda ; le feu lui-même sembla se ranimer au bruit de la voix de la jeune fille, car un petit jet de flamme livide s'élança d'une bûche consumée et éclaira la figure épouvantée du banquier.

Clément Austin avait promis à Marguerite de l'attendre avec patience et il voulut tenir sa promesse. Mais il y a des limites à tout, même à la patience d'un amant, cet amant fût-il le plus parfait chevalier errant qui ait jamais manié la lance ou la hache à deux tranchants en l'honneur de sa dame. Quand vous n'avez autre chose à faire que de parcourir de haut en bas quelques mètres de chemin durci, par une sombre soirée de février, une heure de plus ou de moins vaut la peine qu'on y songe. Cinq heures sonnèrent dix minutes environ après que Marguerite Wilmot fut entrée dans le parc, et Clément se dit que, même dans le cas où Marguerite réussirait à obtenir une entrevue avec le banquier, cette entrevue serait finie avant six heures. Mais six heures sonnèrent à l'église de Lisford, et le vent du soir emporta les dernières vibrations de l'horloge sans que la jeune fille eût reparu. Clément arpentait toujours le terrain, le cabriolet attendait ainsi que le cheval sur le dos duquel avait été jetée une couverture, afin qu'il n'eût pas froid en mangeant son avoine ; le cocher rôdait autour du véhicule et se battait les flancs de temps en temps pour maintenir la circulation. Entre six et sept heures la patience de Clément Austin fut poussée presque à bout. Entrer en lice sur un coursier fringant tout caparaçonné de broderies confectionnées par les belles mains de la femme aimée, et fournir sa carrière pendant que les trompettes sonnent, que la populace crie bravo et que la Reine de Beauté récompense vos prouesses d'un doux sourire approbateur, n'est pas précisément la même chose que de se promener sur une grande route alors que le vent froid vous pince le nez comme un animal vorace, et que vous ne sentez plus vos bras et vos jambes.

A sept heures la patience de Clément Austin était épuisée, et à l'impatience avait succédé une vague crainte. Marguerite Wilmot était allée imposer sa présence à cet homme malgré ses refus réitérés de la voir. Qui pouvait dire si... si rendu furieux par l'entêtement de la jeune fille, et fou par les remords de son crime à lui, il n'aurait pas recours à la violence ?

Oh ! non, non, cela n'était pas possible. Si cet homme était coupable, son crime avait été prémédité avec soin et exécuté avec une ruse tellement diabolique, que jusqu'alors rien n'avait transpiré. Dans sa maison même, entouré de serviteurs curieux, il n'ose-

rait jamais recourir envers la jeune fille, non-seulement à de mauvais traitements, mais même à de dures paroles.

Mais, malgré ces réflexions, Clément résolut de ne pas attendre plus longtemps. Il se mit aussitôt en route pour l'abbaye, afin de savoir la cause de ce retard. Il sonna, entra dans le parc, et courut le long de l'avenue jusqu'au porche.

Des lumières brillaient aux fenêtres de M. Dunbar, mais la grande porte du vestibule était soigneusement fermée.

Le valet languissant vint répondre à l'appel de Clément.

" Il y a une jeune fille ici, dit Clément hors d'haleine ; une jeune fille... avec M. Dunbar.

— Ho ! est ce là tout ? demanda le valet d'un ton caustique ; j'ai cru que le feu était aux quatre coins de Shorncliffe pour le moins, à la manière dont vous avez sonné. Une jeune personne était avec M. Dunbar il y a de cela une heure, si c'est là ce que vous voulez savoir ?

— Il y a une heure ! s'écria Clément Austin ne prenant pas garde de l'impertinence du domestique, tellement il était inquiet ; voudriez-vous me faire croire que cette jeune personne est partie ?

— Elle est partie il y a une heure.

— Elle s'est éloignée d'ici il y a une heure !

— Plus d'une heure !

— Impossible, dit Clément, impossible !

— Cela se peut, répondit le valet qui avait une tournure d'esprit ironique ; mais je lui ai ouvert la porte de mes propres mains, et je l'ai regardée s'en aller de mes propres yeux, quoi que vous en disiez."

L'homme ferma la porte avant que Clément fût revenu de sa surprise, et le laissa debout sous le porche, stupéfait, quoique sachant à peine pourquoi, et effrayé sans pouvoir se rendre compte de sa frayeur.

XLVI

RETOUR DE MARGUERITE

Pendant quelques instants, Clément Austin s'arrêta sous le porche de Maudelée-Abbey, complètement indécis sur ce qui lui restait à faire.

Il y avait une heure que Marguerite avait quitté l'abbaye, selon le rapport du valet de pied ; mais alors où était-elle allée ? Clément avait marché de long en large sur la route devant les grilles du parc, et, pendant les quelques heures qu'il avait passées là, elles ne s'étaient point ouvertes. Par conséquent, Marguerite ne pouvait être sortie du parc par l'entrée principale ; s'il était vrai qu'elle fût partie, il fallait qu'elle eût pris par une des petites portes, peut-être par celle du pavillon qui donnait sur la route de Lisford et qu'elle fût ainsi retournée à Shorncliffe.

Mais alors pourquoi, au nom du ciel, était-elle partie à pied chez elle quand la voiture l'attendait, quand celui qu'elle aimait l'attendait aussi, le cœur plein d'inquiétude, quant au résultat de la démarche qu'elle venait de faire ?

" Peut-être a-t-elle oublié que je l'attendais, se disait Clément. Elle peut bien avoir tout oublié dans la terrible surexcitation causée par le résultat de cette soirée."

Le jeune homme n'était en aucune façon flatté de cette idée.

" Marguerite ne m'aimerait que bien peu, dans ce cas, se dit-il ; ma première pensée, dans toutes les grandes crises de ma vie, serait d'aller à elle et de lui raconter tout ce qui me serait arrivé."

Il n'y avait pas moins de quatre chemins différents pour sortir du parc. Clément Austin le savait, et il savait bien aussi qu'il lui faudrait plus de deux heures pour les parcourir tous les quatre.

" Je vais aller m'informer à la porte qui donne sur la route de Lisford, se dit-il ; et, si je découvre que Marguerite est sortie par là, je pourrai faire tourner la voiture et la rejoindre à moitié route d'ici à Shorncliffe. Pauvre fille, dans son ignorance des environs,

elle n'a aucune idée du chemin qu'elle aura à faire à pied !"

Le caissier ne put s'empêcher de se sentir un peu blessé de la conduite de Marguerite ; mais il fit tout ce qu'il put faire pour tâcher de lui épargner la fatigue à laquelle elle s'était exposée par sa folie. Il courut au pavillon, sur la route de Lisford, et demanda à la femme qui gardait cette porte si elle n'avait pas vu sortir une jeune dame une demi-heure auparavant.

La femme lui répondit qu'effectivement une jeune dame avait pris par cette porte, il y avait une demi-heure environ.

C'était assez. Clément traversa le parc en courant pour se rendre vers la porte de l'ouest, monta en voiture et dit au cocher de retourner bien vite à Shorncliffe en prenant par la route de Lisford, et de chercher sur le chemin la jeune dame qu'il avait amenée à Maudelée-Abbey dans l'après-midi.

" Vous regarderez sur votre gauche et moi je guetterai sur ma droite," dit Clément.

Le cocher avait froid et était de très mauvaise humeur ; mais, comme il était très désireux de retourner à Shorncliffe, il partit rapidement.

Clément se tenait dans la voiture, la glace baissée ; le vent lui soufflait violemment au visage, et il cherchait anxieusement Marguerite.

Mais il arriva à Shorncliffe sans avoir pu la rejoindre, et la voiture passa sous la lourde arcade, sous laquelle les fougueuses malles avaient roulé dans des temps à jamais perdus.

" Elle doit être arrivée à la maison avant moi, pensa le caissier ; je vais la trouver en haut avec ma mère."

Il monta et se dirigea précipitamment vers la grande chambre à la fenêtre cintrée. La table, au milieu de la pièce, était préparée pour le dîner, et mistress Austin somnolait dans un grand fauteuil, près du feu, avec le journal du comté qui était tombé sur ses genoux quand elle s'était endormie. Les bougies étaient allumées ; les rideaux rouges étaient tirés sur la fenêtre cintrée, et la chambre présentait un aspect très confortable ; mais Marguerite n'y était pas.

La veuve se réveilla en sursaut en entendant la porte s'ouvrir, et au bruit des pas précipités de son fils.

" Eh bien ! Clément, comme vous venez tard ? Il me semble que je suis là assise à ruminer depuis deux bonnes heures ; et on a remis du bois au feu trois fois depuis que la table a été préparée pour le dîner. Qu'avez-vous donc fait, mon cher enfant ?"

Clément regarda autour de lui avant de répondre.

" Oui, je suis très en retard, ma mère ; je le sais, dit-il ; mais où est Marguerite ?"

Mistress Austin regarda son fils fixement avec de grands yeux ouverts lorsqu'il lui fit cette question.

" Comment ? mais Marguerite est avec vous, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle.

— Non, ma mère ; je m'attendais à la trouver ici.

— Vous l'avez donc quittée ?

— Non, pas précisément ; c'est-à-dire que..."

Clément ne finit pas sa phrase. Il marchait lentement de long en large en réfléchissant, tandis que sa mère le regardait avec inquiétude.

" Mon cher Clément s'écria mistress Austin à la fin, vous m'alarmez véritablement beaucoup. Vous êtes parti cette après-midi avec Marguerite pour quelque mystérieuse entreprise ; et, bien que je vous aie demandé à tous deux où vous alliez, vous vous êtes refusés tous deux à satisfaire cette curiosité bien naturelle, et vous aviez l'air aussi graves que si vous alliez assister à des funérailles. Puis, après avoir commandé le dîner pour sept heures, vous l'avez laissé attendre pendant près de deux heures ; et vous revenez sans Marguerite, et vous semblez inquiet en ne la voyant pas ici. Que veut dire tout ceci, Clément ?

— Je ne puis vous le dire, ma mère.

— Comment ! l'occupation d'aujourd'hui fait donc partie de votre secret ?

— Oui, répondit le caissier. Je ne puis que répéter ce que je vous ai déjà dit, ma mère ; ayez confiance en moi."

La veuve soupira et haussa les épaules d'une façon dédaigneuse.

"Je vois qu'il faut que je me trouve satisfaite. Clément, dit-elle ; mais c'est la première fois qu'il y a quelque chose de semblable à un mystère entre vous et moi.

—C'est vrai, ma mère ; et j'espère que ce sera la dernière."

Le vieux serviteur, qui se souvenait du jour où il avait été cocher, et feignait de croire que l'hôtel du *Grand-Cerf* n'était pas une institution ancienne, entra bientôt après avec le premier service.

Le hasard avait fait que ce jour-là on avait pu se procurer du poisson à Shorncliffe, et le premier service se composait de deux petites soles et d'une ménagère. Le domestique ôta le couvercle en le brandissant d'une façon aussi hautaine que si les deux petites soles eussent été le plus noble des turbots qui ait jamais fait honneur au festin d'un alderman.

Clément se mit à table par déférence avec sa mère ; mais il lui fut impossible de manger.

Son oreille était tendue pour tâcher de percevoir le bruit des pas de Marguerite dans le corridor extérieur ; et il repoussa la sauce du poisson, que lui offrait le domestique, d'un ton qui blessa presque ce fonctionnaire.

Le pauvre Clément fut obligé d'endurer le cérémonial d'un dîner ; mais il mangea à peine quelques bouchées, son esprit était brisé par l'inquiétude que lui causait l'absence de la jeune fille.

L'avait-il dépassée au retour ? Non, c'était tout à fait impossible ; car il l'avait guettée sur la grande route solitaire avec un œil si perçant, qu'il était plus qu'in vraisemblable que la forme de celle qui lui était si bien connue, et qu'il cherchait si bien, ait pu échapper à l'inquisition de ses regards. M. Dunbar l'avait-il retenue contre son gré à Maudeley-Abbey ? Non, non, ceci était complètement impossible ; car le valet de pied avait déclaré nettement qu'il avait vu la visiteuse de son maître sortir de la maison, et le ton du valet de pied avait été très simple et très innocent en lui donnant cette assurance.

Peu à peu la table fut débarrassée et mistress Austin prit plusieurs laines de couleur et deux grandes aiguilles en ivoire pour faire du crochet, et se mit tranquillement à l'ouvrage à la lueur des bougies ; mais cependant elle commençait à se sentir mal à l'aise par suite de l'absence de la future de son fils.

"Mon cher Clément, dit-elle à la fin, je commence en réalité à être très inquiète de Margot. Comment se fait-il que vous l'avez quittée ?"

Clément ne répondit pas à cette question, mais il se leva et prit son chapeau posé sur un buffet près de la porte.

"Je suis aussi fort inquiet de son absence, ma mère, dit-il. Je vais aller la chercher."

Il allait quitter la chambre lorsque sa mère le rapela.

"Clément ! s'écria-t-elle, vous n'allez pas sortir sans votre paletot, par une soirée aussi froide que celle-ci ?"

Le caissier ne s'arrêta pas pour entendre les remontrances de sa mère, il se précipita dans le corridor extérieur, et referma la porte derrière lui. Il avait besoin de s'éloigner et de courir à la recherche de Marguerite, bien qu'il ne sût pas comment et de quel côté commencer ses recherches. L'attente lui était devenue complètement insupportable. Il lui était absolument impossible de rester calme auprès du feu, attendant la venue de celle qu'il aimait.

Il marchait vivement à travers le corridor, mais il s'arrêta subitement, lorsqu'une forme bien connue lui apparut sur le large palier au haut de l'escalier. Il y avait un vestibule au bout du corridor, et une lampe y était accrochée. A la lueur de cette lampe, Clément Austin vit Marguerite Wilmot qui s'avancait lentement vers lui, comme se traînant par un pénible effort, et se fût trouvée satisfaite de tomber sur le tapis, et d'y rester couchée inerte et sans secours.

Clément vola au devant d'elle, son visage rayonnait de cette joie intense qu'un homme éprouve quand son esprit est soudainement soulagé de quelque crainte insupportable.

"Marguerite, s'écria-t-il, que Dieu soit loué, vous voilà revenue ! Oh ! ma bien-aimée, si vous pouviez savoir quels chagrins votre conduite m'a donnés !"

Il lui tendit les bras, mais à sa profonde surprise la jeune fille s'éloigna de lui. Elle recula avec un regard plein d'horreur, et se blottit contre un mur, comme si son désir le plus grand eût été d'éviter le moindre contact avec lui.

Clément fut effrayé de la pâleur livide de son visage et de la fixité du regard de ses grands yeux noirs. Le vent de janvier avait dénoué ses cheveux et les avait ramenés tout épars sur son front. Son châle et sa robe étaient mouillés par la neige fondue ; mais le caissier prit à peine garde à cela. Il ne voyait que sa figure ; son regard était fasciné par la terrible pâleur de la jeune fille et l'étrange expression de ses yeux.

"Ma chérie, lui dit-il, venez dans le salon. Ma mère a été presque aussi en peine que moi. Venez, Marguerite ; ma pauvre fille, je puis juger d'après ce que je vois que cette entrevue a été au-dessus de vos forces. Venez, mon amie."

Une fois encore il s'approcha d'elle, et de nouveau elle s'éloigna de lui, et se traîna le long de la muraille, les yeux toujours fixes.

"Ne me parlez pas, Clément Austin, lui cria-t-elle, ne m'approchez pas. Il y a une souillure trop profonde en moi. Je ne suis pas faite pour associer ma vie à celle d'un honnête homme. Ne m'approchez pas."

Il aurait voulu la serrer dans ses bras et la consoler par des paroles tendres et douces ; mais il y avait quelque chose dans ses yeux qui le maintenait à distance comme s'il avait été fixé au sol à l'endroit même où il se tenait.

"Marguerite !" s'écria-t-il.

Il la suivit, mais elle se recula encore de lui, et, comme il étendait la main pour lui saisir le bras, elle s'échappa subitement et se dirigea vivement vers l'autre bout du corridor.

Clément la suivit, mais elle ouvrit une porte au bout du corridor, et entra dans la chambre de mistress Austin.

Le caissier entendit la clef tourner vivement dans la serrure, et il comprit que Marguerite Wilmot s'était enfermée.

La chambre à coucher de la jeune fille donnait dans celle de mistress Austin.

Clément resta pendant quelques instants comme stupéfié par ce qui venait de se passer. Avait-il eu tort de favoriser cette entrevue entre Marguerite Wilmot et Henri Dunbar ? Il commença à croire qu'il avait été très coupable.

Cette sensible et impétueuse jeune fille avait vu l'assassin de son père, et l'horreur de cette rencontre, trop forte pour cette nature impressionnable, avait produit, quant à présent du moins, un terrible effet sur son cerveau surexité.

"Il faut que j'en réfère à ma mère, pensa Clément. Elle seule peut m'aider dans cette affaire."

Il retourna en toute hâte vers le salon, où il trouva sa mère qui suivait encore de l'œil les rapides mouvements de ses aiguilles à crochet. Le *Grand-Cerf* était une maison bien bâtie, solide et d'une architecture ancienne, et les curieux qui écoutaient dans les étroits corridors avaient peu de chance de trouver la récompense de leur peine, à moins de rencontrer un trou de serrure bienveillant.

Mistress Austin leva les yeux avec surprise quand son fils rentra dans la chambre.

"Je croyais que vous étiez allé chercher Marguerite, lui dit-elle.

—Je n'ai pas eu besoin de la faire, ma mère, elle était revenue.

(A suivre)

Ce remarquable feuilleton est commencé dans le No du 5 mai. On peut se procurer les numéros précédents en s'adressant à l'administration.

Primes à nos abonnés

Les anciens ou nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois d'août 1900, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

2.—LES BOSTONNAIS, par John Lespérance (roman historique illustré).

3.—FEMME OU SABRE, (*The trail of the sword*) par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. Levasseur, illustré. 1 vol. de 281 pages.

4.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—GUSTAVE OU UN HEROS CANADIEN, par A. Thomas.

7.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

8.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

9.—L'AIMABLE COMPAGNON nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de réparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

10.—NAPOLEON. Le général. Le consul. L'empereur. La campagne de France. La chute. L'île d'Elbe. Cent jours. Sainte-Hélène. Très beau volume, grand format, orné de 40 belles gravures. Couverture de luxe.

11.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Petite encyclopédie populaire de la vie pratique. Nous avons pu, grâce à nos échanges d'Europe, nous procurer un nombre limité de ce célèbre almanach qui est très volumineux, bien illustré, et qui mérite d'être conservé à raison des renseignements précieux qu'il renferme. Cette édition est complètement épuisée en France.

12.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

13.—PETIT PAROISSIEN DE LA JEUNESSE, contenant les tableaux de la messe et du chemin de la croix en riches gravures en plusieurs couleurs. Augmenté de prières et de cantiques. 1 vol. de 96 pages. Couverture en maroquin chagriné. Tranches dorées.

14.—UN CHAPELET en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

15.—NOUVEAU PAROISSIEN ROMAIN, contenant la messe et les vêpres, augmenté des Évangiles de tous les dimanches, des prières durant la messe, du chemin de la croix, etc, avec une gravure en taille douce, 1 vol. de 314 pages, papier fin, gros caractère, couverture flexible en maroquin chagriné, tranches dorées.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.